

C. E. Morgan

Le sport des rois



COLLECTION FOLIO

C. E. Morgan

Le sport des rois

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Mathilde Bach*

Gallimard

Titre original :
THE SPORT OF KINGS

© C. E. Morgan, 2016. Tous droits réservés.
© Éditions Gallimard, 2019, pour la traduction française.

Couverture : Photo © Bettmann / Getty Images (détail).

C. E. Morgan est une auteure américaine née en 1976. Elle a publié deux romans : *Le sport des rois*, traduit dans le monde entier, et *Tous les vivants*.

Ce livre est dédié au lecteur.

De même que les bourgeons produisent de nouveaux bourgeons, et que ceux-ci, s'ils sont vigoureux, forment des branches qui éliminent de tous côtés les branches plus faibles, de même je crois que la génération en a agi de la même façon pour le grand arbre de la vie, dont les branches mortes et brisées sont enfouies dans les couches de l'écorce terrestre, pendant que ses magnifiques ramifications, toujours vivantes et sans cesse renouvelées, en couvrent la surface.

CHARLES DARWIN
*L'Origine des espèces*¹

1. Traduction d'Edmond Barbier, revue et corrigée pour Garnier-Flammarion, 2008. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

L'étrange famille des choses

Votre âme va se répandre et pénétrer insensiblement dans tout le corps de votre empire ; tout se va former sur votre modèle.

SÉNÈQUE

De la clémence (traduction
de J. Baillard, 1861)

« Henry Forge ! Henry Forge ! »

Jusqu'où peut-on courir pour échapper à son père ? Le garçon disparut dans le maïs, fouetté par les tiges vertes qui murmuraient sur son passage tandis qu'il fendait les rangées d'épis protecteurs. Il s'accrocha, griffé par les brins, une fois, puis deux, pleurant tel un oiseau blessé, s'agrippa le coude, mais ne tomba pas. Un jour il avait vu un garçon se fracturer le bras dans la cour de l'école ; il y avait eu un bruit de branche brisée au moment où l'os épais avait cédé, le petit était resté debout, le bras tordu et l'os saillant, pareil à une cuillère en bois cassée –

« Henry Forge, Henry Forge ! »

Numéro un, je suis Henry Forge.

La voix de son père résonnait à travers l'écorce déformée de la terre sous ses pieds, *domine deus*

omnipotens, dictator perpetuo, vivat rex, amen !
Les coques épaisses tournaient leurs cavités vers le son, mais le garçon détalait, arrachant les terres arables sous ses foulées, cette terre qui nourrissait les plants de maïs depuis des générations, cette terre que, plus loin encore dans le passé, les troupeaux de bétail broutaient bêtement, y semant leurs bouses puantes. Le bétail lui faisait horreur, et il n'avait que neuf ans.

Numéro deux, curro, currere, cucurri, cursus. Je courrai toute ma vie.

Enfant stupide, incapable de se rendre compte que les plants de maïs le trahissaient, ce plafond blond au-dessus de sa tête dansant et remuant sur son passage, avant de redevenir immobile et timide, il ne voyait pas que son père, loin de le pourchasser, se tenait bien droit sur le porche, suivant du regard son sillage idiot. Au premier étage, une fenêtre s'entrouvrit et laissa dépasser une tête blonde et muette, ainsi qu'une main pâle et étrangement directive, faisant signe à John Henry, John Henry. Frappant deux fois sur le rebord de la fenêtre. Mais l'homme se contentait de rester là où il était, les yeux fixés sur son fils qui fuyait tête baissée.

Dupé par une impression de distance rassurante, le garçon avait commencé à ralentir. Il donnait des coups dans les plants de maïs qui osaient parfois se redresser ou se recourber, quand ils ne pliaient pas. Il demeurait indifférent ; son esprit refusait de pousser jusqu'au stade où l'on attendrait ou exigerait de lui réparation. Il y avait un certain plaisir dans la fuite, il le volait, ce plaisir, à un futur qui semblait impossible pour l'instant. Il avait presque oublié le taureau.

Numéro trois, messieurs les jurés, je ne suis pas coupable !

Le maïs le recracha. Il ressortit, le visage éraflé

par l'assaut, serrant dans ses mains des poignées de coques, relevant la tête comme on reprend de l'air, les cheveux fauchés vers l'arrière de son front. Ici les terres des anciens sont aussi leur langage : au-delà de leurs domaines, les dernières parcelles du comté terminent en pentes douces et en fossés. Aussi loin qu'il regarde, le garçon n'aperçoit que la plantation de tabac du voisin, de sorte que le monde connu semble onduler en infinies variations de vert ponctuées çà et là de taches pareilles à des moutons noirs, là où s'élèvent les granges à tabac, et le vert est si pénétrant, comme la promesse, là sous ses pieds, d'un nid de fraîcheur fertile. Au loin, les champs poursuivent leurs ondulations, tapis d'herbe verte remontant lentement vers un ciel encore vierge. Une haie d'arbres révèle le relief mouvant, érigeant une clôture sombre entre deux fermes. Les toits des fermes sont aussi noirs que l'encre, leurs façades obscurcies par les conifères qui se dressent devant elles, réduisant le monde à une succession de noir et vert, noir et vert, noir et vert, sans autre interruption que quelques couches de terre. Le garçon sait qu'au-delà de cet horizon lointain le même paysage ondulant et lumineux recommence à l'infini, tout comme il sait qu'il fut un temps où sa famille possédait toutes ces terres, à l'époque où, arrivés par le Gap, ils les avaient revendiquées, et s'ils n'étaient peut-être pas la première famille, ils n'en étaient pas loin. Tout comme il sait qu'ils sont d'abord du Kentucky, puis de Virginie et après seulement des chrétiens, ce qui, d'après son père, constitue une combinaison exceptionnelle. Tout un fichu chef-d'œuvre.

Numéro quatre, la primogéniture est ma meilleure amie.

Il entendit les gémissements d'un cheval de l'autre côté du mur de maïs et bondit vers la clôture qui séparait la terre des Forge du premier champ de tabac

des Osbourne. Il se hissa au-dessus des planches grossièrement découpées. En regardant par-dessus son épaule, il aperçut le port altier du cheval bai, un Walker tournant au coin du champ, s'élançant entre les plants qui lui fouettaient les flancs, se glissant entre deux rangées, s'enfonçant dans un lit humide et spongieux. Pressant le nez contre la terre ni rouge ni brune, en rien semblable aux peintures de guerre qu'on lui faisait sur sa joue en lambeaux.

Le cheval et l'homme tournèrent au coin. Le Walker était un cheval facile, gracieux, la tête et l'encolure majestueusement dressées, ses grands yeux tranquilles, pareils à deux lunes portant en elles le calme inné de sa race. Par habitude, il vérifiait ses abords, ralentissant son pas alerte à l'approche de la clôture et sautillant le long des bois. Sa queue haute jaillissait de sa croupe telle une fontaine d'un pont ébréché, et ruisselait, recouvrant ses paturons, presque jusqu'au sol. La queue tremblait, trahissant le déferlement de nerfs et de sang dans les veines du cheval, si calme par ailleurs.

« Hmmmmm », dit le cavalier, assez fort pour que le garçon l'entende depuis sa cache feuillue, à ras du sol. Filip.

Numéro cinq, cette race était autrefois considérée comme un bien matériel. C'est ce qui est écrit dans les registres, en tout cas.

L'homme chevauchait, aussi droit que son cheval, le dos raide au point qu'on aurait cru chacune de ses vertèbres soudée à ses voisines. D'une main, il tenait les rênes, tandis que l'autre était appuyée sur sa cuisse. Une feuille luisante sous le soleil cachait les traits de son visage, mais le garçon distinguait la brillantine dans ses cheveux noirs aux boucles serrées. Sur cette tête qui dodelinait au sommet d'un dos rigidifié.

« Han », dit l'homme tout à coup, avant de tirer

ses rênes vers la gauche, et après un pas de danse préparatoire, de s'élançer par-dessus la clôture avec une grâce pesante, tandis que le garçon, saisi, fendait la surface végétale tel un poisson translucide, s'enfonçant plus profond dans le champ de tabac. Le cheval ne le suivit pas, il demeura à la lisière du champ, dansant sur le côté, les oreilles dressées guettant les ordres de son cavalier.

« M'sieur Henry », lança Filip.

Henry détala à quatre pattes.

« Martha White peut très bien vous rattraper, dit Filip. Vous croyez qu'elle peut pas ? » Il attendit un moment, puis reprit. « Et moi tout seul, j'peux vous rattraper, rien qu'sur mes deux jambes. Vous croyez qu'j'peux pas ? »

Henry n'arrivait plus à savoir où il se trouvait dans le tabac à perte de vue. Il s'enroula au pied d'un plant et cria : « Je n'ai rien fait !

— Oh, j'sais que vous avez pas tué c'taureau ! » Filip cabra son cheval.

« Je le jure !

— Je l'sais, vous savez. Un autre imbécile l'a fait à vot'place, répondit Filip. Maintenant sortez d'ce champ.

— Non !

— Allez... »

Henry se redressa sur ses jambes branlantes tel un échassier s'enfuyant par la mer.

« Père est en colère contre moi. »

L'homme haussa ses épaules raides.

« Dites-lui qu'y s'trompe. On peut toujours raisonner un homme raisonnable.

— Il ne vous a pas envoyé me chercher ?

— Nan, répliqua Filip. J't'ai vu détalier comme un renard en fuite, alors j't'ai pris en chasse. »

Le garçon se mordit la lèvre, tripotant les restes de sa cache, avant de se frayer un chemin parmi les plants de tabac jusqu'à la lisière du champ. Du haut

de ses pommettes tranchantes comme l'acier, Filip le toisait mais ne baissa pas la tête, même quand il tendit sa large main et déroula ses doigts vers le sol. Sa paume était hérissée de callosités blanches, on aurait dit des furoncles.

« Où va-t-on aller ? demanda le garçon, tout en soupçons, hésitant sur le pari qu'il prenait.

— Vous voulez aller où ? répliqua l'homme.

— Le comté de Clark, répondit Henry, sans réfléchir, c'était le premier endroit qui lui venait à l'esprit.

— Ah bon ? » releva Filip en laissant échapper un rire sec de sa gorge rongée de tabac. Impossible de savoir à quoi correspondait ce rire.

« Monte », dit-il, et Henry s'exécuta.

Numéro six, si vous survivez, vous pariez. Un mal nécessaire.

Basculé en avant par la force de Filip et son propre élan, il se fit une place devant l'homme, chevauchant sur le garrot du cheval. Sous son poids, l'encolure épaisse et courte frissonnait et tremblait tel un chien assoupi. De là où il se tenait, il apercevait son chanfrein et son nez noirs, et jusqu'à ses larges naseaux de velours.

« Allons-y, dit-il.

— Pas tout de suite, d'abord j'vais m'rouler une cigarette. Tiens-moi ça. »

Filip tira un paquet de feuilles de la poche poitrine de sa chemise à carreaux. « Hum, j'ai plus d'feuilles, dit-il en se tâtant la poche pour vérifier. Tu veux v'nir avec moi au magasin ?

— Bien sûr », dit Henry, appuyant son genou légèrement sanguinolent contre l'encolure du cheval. Il étala les gouttelettes de sang d'un doigt et elles disparurent dans la robe de l'animal, d'un rouge aussi profond que le vin.

Filip tira les rênes vers l'arrière et Martha White recula puis s'arrêta, perpendiculaire à la clôture.

« Alors en selle », lança Filip, et lorsque le cheval bondit en avant, le garçon s'agrippa à son encolure, terrifié, tandis que l'homme pesait de tout son poids sur son dos et qu'ils franchissaient la clôture dans les airs.

« Ne me ramenez pas à la maison ! » cria Henry.

Filip tira les rênes vers la gauche de toutes ses forces, la jument vira de bord, suivant une vague piste le long du champ de maïs, une colonne d'herbe entre la dernière rangée de plants et la clôture. Henry pouvait à peine voir au-dessus des tiges, qui lui arrivaient aux épaules, et de la tête du cheval qui dodelinait. Les têtes touffues des plants de maïs étaient lisses et totalement immobiles, en dehors d'une petite brise qui irisait la surface du champ de temps à autre, comme une main invisible, sinieuse et descendant de la maison jusqu'au bassin de culture derrière eux. Sur leur gauche courait en zigzag la clôture métallique sur rails, suivant la courbe des vestiges de la précédente clôture encore visibles dans son ombre. Construite soixante-dix ans plus tôt, elle avait pourri, littéralement rongée et ravalée par l'herbe et la terre. Il n'en restait plus à présent qu'une ancienne cicatrice adossée à la nouvelle clôture.

Henry donna une tape dans l'encolure du cheval. « Fais-la marcher comme une dame », dit-il.

Filip fit claquer les rênes deux fois, les reprit fermement et lança la jument à une allure entre marche et course, telle que ses jambes avant semblaient à la peine, entraînant avec trop d'ardeur des jambes arrière raides mais vigoureuses, la tête montant et retombant comme celle d'un cheval de plomb. Son élan naturel la poussait à courir et s'accommodait mal de cette tension dynamique, son dos semblait ne plus savoir s'il fallait monter ou descendre, de sorte que ses cavaliers glissaient vers l'avant de son corps,

comme sur le toit d'une locomotive trop lente. Henry se cala contre le mur formé par le torse de Filip.

« Est-ce qu'elle a mal à la tête ? demanda Henry, remarquant les à-coups de sa tête devant lui.

— Nan.

— Est-ce qu'elle a envie de courir ?

— Elle a jamais dit.

— On dirait une machine.

— Hum. »

Numéro sept, les êtres vivants ne sont rien de plus que des machines complexes.

Ils chevauchèrent ainsi jusqu'à l'endroit où la rivière déviait vers la frontière sud du domaine, formant des berges érodées d'un côté et de l'autre de petits bancs de sable à moitié immergés entre les herbes, les joncs et les roseaux. Les troncs larges de noyers et d'aulnes jaillissaient ainsi du lit de la rivière, le surplombant de leur ombre et dessinant un chemin secret à travers les eaux rocailleuses.

« On n'a qu'à sauter la clôture et continuer dans l'eau pour qu'ils ne nous voient pas », suggéra Henry.

Filip ne répondit pas.

Henry se tordit le cou pour apercevoir son visage.

« Allez-y, dit-il.

— Martha White a pas envie d'se mouiller les pieds. »

La fin du champ approchait, la maison menaçait.

« Je ne veux plus aller au magasin, en fait », gémit Henry, juste au moment où, dans un mouvement brusque, Filip faisait claquer les rênes, ses bras comprimant ceux du garçon comme un corset sur du tissu.

« Non ! » Mais le Walker était parti au galop et le garçon, qui ne s'y attendait pas, rebondissait douloureusement sur le pommeau qui dépassait entre ses jambes tandis qu'ils entraient à toute allure dans le virage au coin du champ de maïs, au bout duquel

son père les attendait. Henry criait, luttant contre le cheval qui les menait droit vers John Henry, le cou tendu, les oreilles aplaties par la vitesse, couchant ses passagers sur ses flancs.

John Henry s'avança vers le cheval, les lèvres pinçées pareilles à deux cicatrices pâles.

« Vous m'avez trompé ! » cria Henry en se retournant sur la selle pour frapper Filip avec la pointe de son coude, dégageant son col au passage, de sorte que son père put l'attraper et le faire tomber de la selle comme un vulgaire petit chiot, il pendait au bout de son bras avec un bruit d'étranglement, les mains battant l'air à tenter de saisir celles de son père. Il le lâcha sans autre cérémonie tandis que la jument faisait un pas de côté, emportant Filip avec elle.

« Sale Nègre ! » cria Henry.

— Plus un mot ! » ordonna John Henry.

*Numéro huit, nègrenègrenègrenègrenègrenègre-
nègrenègrenègrenègrenègre*

Filip inclina les rênes vers les étables, et la jument s'éloigna d'un pas nonchalant et sinueux, et bien que ses yeux se fussent remplis de larmes au point de presque l'aveugler, l'esprit d'Henry s'embrouillait, en quête d'une correspondance, le cheval était pareil à, le cheval était pareil à... quelque chose, quelqu'un, qu'il ne parvenait pas à nommer, ces hanches mou-lées sous la croupe large, ce postérieur rebondissant sous les sinuosités des muscles, il savait bien que c'était une jument, oui : de derrière, elle se déplaçait comme une femme.

Son père le tira d'un coup sec, il ne connaissait que trop bien ces mains-là.

« Je n'ai rien fait ! » cria Henry, mais sa bouche articulait des mots qu'il ne pensait pas réellement, car son esprit avait été frappé par l'étrange famille des choses.

« Debout ! »

Il refusa de se lever ; il se laissa traîner par terre, il avait oublié le cheval, oublié le mensonge de Filip, il n'était plus que supplication, s'égosilla jusqu'à ce que sa voix ravale et broie ses mots dans un bèlement de larmes.

Le père traîna le fils sur une large bande d'herbe jusqu'au poteau devant les vieilles cabanes, tout en défaisant sa ceinture noire de l'autre main. Il lutta pour la serrer autour de son fils, le petit se débattait, projetant son ventre en avant tel un cheval essayant de se libérer d'une sangle. John Henry le retourna face au poteau, de sorte qu'il dut expulser l'air de son corps d'un coup.

« Défais cette ceinture et tu le regretteras, tu peux me croire », l'avertit John Henry.

Les mains du garçon retombèrent le long de son corps, vaincues, sa tête plia vers l'avant, la joue raclant le poteau au passage. Il continuait de pleurer mais ne bougeait plus.

John Henry posa une main sur le sommet de la tête de son fils.

« Est-ce que tu te rends compte que tu aurais pu mourir aujourd'hui ? En faisant une chose aussi stupide... Je vais te laisser là un moment pour que tu réfléchisses à ce que cela aurait fait à ta mère. »

Henry ne répondit pas.

« Quand je reviendrai, je te fouetterai, ajouta le père, mais pas avant que tu aies eu le temps de bien réfléchir, debout ici. Ne touche pas à cette foutue ceinture, petit.

— Mais je n'ai rien fait », argua Henry.

John Henry plissa les yeux et dit avec le calme qui précède la tempête : « Tu es un menteur, ce qui fait de toi une honte pour moi. »

Le garçon s'apprêtait à pleurer ou à parler.

« C'est moi qui t'ai donné cette bouche. C'est moi qui te dis quand tu as le droit de l'ouvrir. »

Il ourla ses lèvres dans une minuscule moue de chagrin, son père disparut.

Le tronc entaillé, creusé de sillons, était là depuis plus d'années que le petit n'aurait pu en compter. Il faisait la moitié d'un homme en hauteur et toute sa largeur, écorcé et bruni par les ans, il avait survécu aux larmes, au sang et à toutes les intempéries, mais quelle importance puisqu'il était attaché là comme un cochon à un piquet, alors qu'il n'avait rien fait, il n'avait rien fait, il n'avait pas mis les pieds sur le domaine des Miller, où se trouvait le taureau avec sa

Numéro neuf, l'homme doit prévaloir sur tous les animaux de la terre.

tête sur le côté, étrangement immobile, comme s'il dormait debout, de la même façon que les chevaux, sans bouger d'un centimètre – ni quand Henry s'était approché en rampant parmi les herbes hautes, ni quand il avait gratté son allumette – jusqu'à ce que le pétard explose dans un hurlement. Alors seulement le taureau avait sursauté d'un bond en avant et s'était effondré, raide, au sol, la poitrine comprimée et les pattes arrière tressautant comme sous l'effet d'une décharge électrique, tandis que ses poumons se vidaient, pareils à un pneu crevé recrachant tout son air.

John Henry revint, se dressa devant lui, l'enfermant tout entier dans son ombre. Il était large et roux face à la blondeur cuivrée de son fils, et cependant ils appartenaient clairement à la même famille, aussi liés et distincts que les deux pages d'un livre.

« Je veux que tu m'écoutes attentivement », dit-il, les deux embouts d'une cravache repliés dans sa main plissée par le passage du temps. « J'ai des devoirs envers toi, tout comme tu as des devoirs envers moi.

— Père... » Ce n'était plus qu'un filet de voix, implorant.

« Jamais mon fils ne me mentira. » Il écarta les pieds. « Peu m'importe, Henry, que tu aies tué un animal aujourd'hui. Un animal est incapable de penser. Je n'ai pas de sentiments pour ce genre de choses. Mais tu n'as pas juste tué un animal, tu as détruit la propriété d'un homme. La famille de Bob Miller vit dans cette ferme depuis trois générations. Crois-tu que ces terres ont de la valeur pour lui ? À ton avis, quelle valeur accordons-nous aux nôtres ? Si pour lui, une terre qui nourrit un animal aussi dérisoire qu'un bœuf ou une vache à lait a de la valeur, alors imagine un peu ce que nous éprouvons pour des terres que nous cultivons depuis deux fois plus longtemps. Nos terres sont notre famille. Et quand tu te comportes d'une manière qui nous déshonore, quand tu agis comme un idiot, alors tu jettes l'opprobre sur une lignée entière d'hommes qui t'ont précédé, Henry, des hommes qui te précèdent et te surveillent, toujours. » Puis il ajouta : « J'espère qu'au moins tu m'écoutes. Tu n'as pas la moindre idée des sacrifices qu'un homme consent pour son fils. »

Il se pencha pour baisser le short du garçon, qui tomba en un petit tas kaki autour de ses chevilles. Ses sous-vêtements blancs étaient trempés de sueur, la raie de ses fesses dessinait une ligne brune sous le coton.

« Aujourd'hui, ce n'est pas mon fils que je fouette, c'est un animal. Car c'est ainsi que tu t'es comporté. »

Henry appuya sa joue éraflée contre le poteau, ses yeux tremblaient sous ses paupières. Mais le coup ne vint pas. Son père, procureur dans l'âme, l'interrogea : « Est-ce que tu as quelque chose à dire pour ta défense ? »

À cette question, Henry pivota son cou au maximum au-dessus de son épaule, les yeux à moitié fermés en prévision du coup à venir, et cria :

Numéro dix, je te déteste depuis le ventre de ma mère ! Sic temper tyrannis !

« Je suis innocent ! »

John Henry leva la cravache et l'abattit sur son fils.

Là-bas, de l'autre côté de la route, le troupeau mugissait, guettant la nuit qui tombait par à-coups. L'atmosphère était fébrile, vrombissant du chant des criquets. L'air chaud et humide d'août remontait du sol où il avait cuit toute la journée, il rencontrait en s'élevant les courants frais qui planaient plus haut. Les masses d'air s'embrassaient, se stratifiaient, pâlisant et s'affinant, tandis que le soleil larguait les amarres et sombrait par-dessus le bord du monde. Son cœur aussi orange que son ombre noire tout autour. À mesure que le soleil prenait cette teinte orangée profonde, de plus en plus proche de la terre, le ciel s'empourprait. Plus haut, des lambeaux de nuages brossaient des bandes sombres sur un fond cramoisi, hachurant ainsi toute la largeur du ciel. Les nuages s'aggloméraient les uns aux autres depuis le soleil jusqu'aux bandes ultimes, tout là-haut noyées dans l'ombre interminable, filant droit vers l'arche noire du ciel et dérivant sans fin dans le soir commençant. Un bleu d'encre pointait à l'est et s'étendait au-dessus de la maison telle une aile gigantesque déployée dans un vol de nuit. Mais le jour n'était pas achevé, il projetait encore ses derniers rayons, et tandis que les nuages bas effleuraient le soleil fané, la lumière, libre, vagabondait encore, crépitant comme une lampe tour à tour tamisée et rallumée. Les pièces les plus à l'ouest de la maison assistaient à ces derniers rappels – la façade rougissait, puis s'obscurcissait pour s'empourprer à nouveau, une lumière orange grisé, fondue, traversait les carreaux et éclaboussait l'intérieur de la maison. Les moulures, les faîteaux et les cadres boisés, pareils

à du verre soufflé, renvoyaient un éclat cerise. Une brise légère se leva, soulevant vaguement les rideaux, le soleil n'était plus qu'un filet de lumière dans lequel les chauves-souris sortaient par essaims entiers des avant-toits, fugitives, aériennes, dans de discrètes stridulations. Quelque part, un animal appelait son compagnon du soir. Une échelle bascula. Puis ce fut la nuit.

Le garçon était allongé à plat ventre sur son lit. Incapable de dire s'il avait dormi ou non. La lumière avait cessé de danser sur ses paupières translucides, sa mère était rentrée. Lorsqu'elle tira le cordon de la lampe, la chambre fut inondée d'une lumière chaleureuse. Henry émit un petit bruit aigu en pivotant son visage vers la fenêtre noire. Constatant qu'elle ne s'approchait pas pour le toucher, il se retourna et découvrit un doigt levé le réprimandant d'un geste tendre. Sa mère portait une chemise de nuit claire nouée serrée sous sa poitrine menue et ses boucles blondes étaient plaquées en volutes humides sur sa peau sous l'effet de la chaleur.

Henry lui renvoya un regard renfrogné.

La tête penchée sur le côté, elle le fixa de ses grands yeux bruns et sombres et leva les mains, paumes ouvertes, à hauteur des épaules.

« Je ne sais pas », marmonna Henry.

Elle se pencha plus près pour regarder sa bouche. Ses sourcils se froncèrent, plissant la peau blanche de son front, tandis que ses yeux l'avalèrent tout entier.

Parle, dit-elle d'un signe.

Pas parler, répondit-il à son tour de la main qu'il tenait enroulée sous son menton, ses gestes brutaux et incomplets, plus proches de la chiquenaude que de la langue des signes.

Elle glissa hors de la chaise, vers l'avant, et vint s'allonger sur le côté, telle une sylphide, si bien qu'il

dut se retenir pour ne pas aller se blottir contre elle. Il distingua l'odeur émoussée de son parfum, le talc et quelque chose dans son haleine qu'il ne parvenait pas à identifier mais qui n'était pas déplaisant, quelque chose comme des biscuits secs ou bien un café crème. Elle lui toucha la nuque, le haut du dos, mais ne descendit pas plus bas, là où les zébrures se croisaient, au-dessus de sa taille, et plus bas encore, là où les chairs meurtries avaient cédé comme sous la brûlure d'une corde, parallèle à la fente de ses fesses.

Tu aurais pu mourir, fit-elle avec un visage de clown triste, avant d'entortiller ses mains et de les laisser retomber sur le matelas.

Il haussa les épaules, les yeux résolument fixés sur le matelas, pour mieux la rejeter. La soie de sa chemise de nuit plissait et enflait sous ses respirations amples et maladroitement, le tissu cascadaient depuis les crêtes de ses hanches, formant un plan d'eau en atterrissant entre ses cuisses.

Tu n'en as rien à faire de moi, continua-t-elle en suivant le ruissellement d'une larme invisible du coin de son œil à ses lèvres.

Il haussa les épaules.

« Père dit que je parle trop. »

Elle tourna la tête contre le matelas, une épingle tomba de ses boucles sur ses sourcils bien dessinés.

« Il dit que ma bouche est mon talon d'Achille. »

Ne suis-je pas assez jolie pour que tu me parles ? répondit-elle, les yeux brillants, la lèvre pendante.

« Parle avec Père si tu veux parler », geignit-il, et il était sincère. Son visage perdit son expression, comme un coup de fer à repasser sur ses traits. Mais lorsque Henry vit la distance soudaine, l'austérité et la dureté gâcher son beau visage, il céda. Son père n'avait appris que les signes basiques.

D'accord, fit-il.

Elle s'éclaira mais avant que ses mains aient le temps de former un mot, il se mit à sangloter nerveusement.

« Ça fait mal. »

Elle hochait la tête, du bout de l'orteil elle frôlait les draps au-dessus de son cou-de-pied, de la main elle balayait l'atmosphère au-dessus de sa peau craquelée, zébrée, à chaque endroit où la cravache s'était abattue en sifflant. Tout son corps était concentré sur ce creux de son dos, de ses fesses, là où les arabesques tracées par son père se rejoignaient en une rosace brûlante. La douleur allait et venait, syncopée sur le rythme de sa respiration et la pulsation régulière du sang dans ses veines. Il n'irait pas à la selle sans souffrir pendant au moins deux mois.

« Il m'a fait du mal », pleura-t-il doucement. Sa mère glissa vers lui à présent, telle la soie sur la blessure. Elle embrassa le bout de son nez.

Mon petit chéri, fit-elle, Papa ne voulait pas te faire de mal.

« Je le déteste », dit-il, les yeux remplis de larmes.

Elle retroussa les lèvres et ajouta : *Le sang irrigue la vigne.*

« Quand j'aurai des enfants, je ne serai jamais méchant avec eux, cracha-t-il. Jamais. »

Mais quand il essayait d'imaginer ses enfants, il butait sur sa seule référence en la matière, lui-même. Ils ne seraient qu'une augmentation de lui-même, et il lui faudrait assumer sa position selon la ligne fixée par son père, cette concaténation élaborée par les générations précédentes, dont il ne serait ni le début ni la fin. Cette chose.

Il aurait eu envie d'y réfléchir, mais il était épuisé et l'aspirine commençait à faire son effet, son esprit ne cessait de divaguer pour être aussitôt violemment rappelé à l'ordre par les élancements, et sa mère

était là, toujours, à le regarder avec des yeux aussi profonds et sombres que des gosiers. Il se laissait aller et sentait ses doigts délicats frôler les courbes et les lignes de son visage – la ligne de crête de son front qui ne tarderait plus à s'affirmer, sa joue qui s'élargirait bientôt suivant le modèle des pommettes hautes de son père, son nez fier, autant de marqueurs de tous ces hommes qu'il portait en lui, une chaîne enroulée autour de son squelette, autour de son arbre généalogique : John Henry, issu de Jacob Ellison Forge et Emmylade Sturgiss, Jacob, issu de Moses Cooper Forge et Florence Elizabeth Hardin, Moses, issu de William Iver Forge et Clara Hix Southers, William, issu de Richmond Cooper Forge et Florence Beatrice Todd, Richmond, issu d'Edward Cooper Forge et Lessandra Dear Dixon, Edward, issu de Samuel Henry Forge et Susanna Lewellyn Mason, et c'était Samuel Forge qui avait franchi le Gap dans l'ancien temps et l'ancien langage :

Il avait grandi sur les pentes abruptes de Virginie, où le clan Forge vivait depuis un siècle sur une ferme de tabac du Piedmont, à l'est, loin des terres sauvages, verdoyantes et mystérieuses. Mais le vieux domaine était trop petit, trop docile pour un homme tel que Samuel Forge et la Virginie se battait pour une liberté par trop enclavée et circonscrite. Ainsi considérait-il ses poches vides malgré sa fortune, et, l'œil avide, se tournait-il obstinément vers l'Ouest et ses bois. Il prit donc la route, laissant derrière lui la femme qui avait donné naissance à son fils, Edward, n'emportant avec lui qu'un Narragansett Pacer¹ issu d'un étalon, qu'il avait dressé, et un esclave qu'il avait acheté pour 350 \$ sur Wall Street, à Richmond, plus jeune que lui mais plus costaud aussi, capable de

1. Première race de chevaux à voir le jour aux États-Unis, elle a été développée au XVIII^e siècle.

s'exprimer et sachant se rendre utile. Le Noir montait un rouan de réserve, aux paturons épais surmontés de plumes, il demeurait en arrière, son fusil à silex en bandoulière sur la gauche. Ils traversèrent le Piedmont bucolique, continuant vers l'ouest sur les routes abîmées, au-delà des premières crêtes bleues qui hérissaient et ceignaient les falaises rocheuses, puis les larges routes s'étaient mises à rétrécir jusqu'à n'être plus que des pistes étroites, pareilles à des lacets effilochés s'enfonçant dans la nature. Les terres cultivées de Virginie n'étaient plus qu'un horizon lointain, un murmure qui devint silence et fut remplacé par le bruit sauvage de la forêt épaisse. Au-delà de ces premières crêtes pleines d'espoir, accrochant leur brouillard blanc sur des gouffres noirs de végétation, nichait la promesse de terres infinies. Forge et son esclave se calèrent tous deux sur leurs selles et vérifièrent l'état de marche de leurs fusils. Après le dernier fort, ils avaient encore croisé la route de rares fermes aux sols stériles et flanquées de quelques mètres de maïs dépenaillé, d'enfants enroulés dans des couvertures en laine, comme des poupées de chiffon aux cheveux de ficelle, des corps sans religion surmontés de têtes sans instruction. Une demi-journée plus tard, ils rencontrèrent une meute de chiens, hirsutes et grognards, errant sur la piste comme le bison avant eux, laissant derrière eux des familles massacrées dans des cabanes au loin. Un filet acre de fumée de poêle flottait encore dans l'air ici et là. Bien plus loin, au-delà des falaises abruptes et des arbres dressés vers le ciel, on entendait le bruit des coups de hache dans le bois. Un jour ils chevauchèrent derrière un perroquet échappé d'un passé brumeux, désormais perché sur une branche de marronnier et qui comptait, un, deux, trois. Puis plus rien, rien qu'un chemin de plus en plus étroit à travers l'interminable nature. Ils continuèrent, le

Noir derrière le Blanc, tous deux muets. La route se fit plus ardue encore en inclinant vers les crêtes côté falaises, trempée de lichen et de mousse, s'enfonçant dans des failles aussi humides et confinées que des grottes, le bois et les feuilles, des générations de feuilles, y pourrissant comme du fumier. Ils continuèrent. Une fois surmontées les crêtes les plus élevées, le grand plateau dentelé s'étalait sous leurs yeux, des strates de terre s'empilaient sur de longues crêtes, des verts, des bleus et des gris à perte de vue sous le ciel toujours plus vaste. Lorsque parfois la vallée semblait s'élargir, cédant le passage aux ruisseaux et rivières, la terre s'épanouissait, illuminée sous le soleil, et des foules d'oiseaux s'y pressaient. Les hommes faisaient alors une halte pour se reposer et faire boire les chevaux avant de traverser les rivières à gué ; ils avaient dépassé le dernier traversier depuis déjà des kilomètres.

Ils prirent l'habitude de dormir aux deux côtés opposés d'un même arbre, dos à l'écorce, toujours aux aguets même dans leur sommeil le plus profond. L'esclave gardait toujours un œil ouvert sur un éventuel Cherokee, Forge en gardait un pour un Shawnee. Et chaque matin, ils reprenaient leur marche vers l'ouest, tantôt tirant leurs montures par la bride, tantôt allongés sur la selle pour éviter d'être fauchés par les branches basses. Ils grimpaient, zigzaguaient, ruaient, taillaient leur chemin, les sens en alerte guettant quelque indigène. Une fois le pire de la piste derrière eux, après avoir lutté pour éprouver enfin l'espoir d'atteindre la vallée appelée Powell, un homme sans cheval déboula en chancelant au détour d'un virage, eux-mêmes restèrent figés sur leurs montures, fascinés, tandis que l'homme les dépassait sans paraître les voir, un sac en jute déchiré et un couteau de cuisine à la main, ses yeux furieux fixés droit devant lui, murmurant comme

un enfant. Forge garda le poing serré sur son fusil et détala, mais l'esclave ne cessa de se retourner et de surveiller leurs arrières jusqu'à ce que l'homme ait disparu, et longtemps encore après.

Ils arrivèrent au Gap dans l'après-midi, parcourant facilement les dix derniers kilomètres de dénivelé qui les en séparaient et observant le grand pic à leur droite, la crête moins prononcée à leur gauche et le dévers entre les deux. Dans cette partie du paysage, ils découvrirent un ruisseau et une grotte, ils passèrent leur chemin le plus vite possible, et bien qu'ils n'aient vu aucun indigène, les indigènes, eux, les virent bel et bien. Ils chevauchèrent à travers le col, à travers les collines chaudes et humides dont le relief se répétait à l'infini de tous côtés, de sorte que le chemin ne cessait de monter et redescendre avec une régularité ahurissante et sans repos des jours durant, et que leur peur se faisait douleur. Un des chevaux fut mordu par un serpent tandis qu'il fourrageait, ils le saignèrent et patientèrent trois jours jusqu'à ce qu'il finisse par reprendre le mors. Alors ils poursuivirent et le lendemain, dans un champ de fausses fougères, ils trouvèrent un chien de meute, scalpé. Ils l'enterrèrent sous un tas de pierres, puis il s'écoula toute une semaine sans la moindre trace d'autres voyageurs, rien que des ours, des loups, des renards et des lapins, et la nuit les miaulements féminins de chats sauvages.

La terre finit par s'aplanir, s'apaiser, ils marchaient sous un soleil généreux, à travers une clairière. Ils approchaient de la crête d'une des dernières grandes collines quand Forge s'arrêta et se retourna vers les terres tourmentées qu'ils avaient traversées, où, dans un an, il transporterait toutes ses possessions, tirant vers l'avant à la force de sa seule volonté chevaux, enfants, esclaves et mules à travers les montagnes. Sur cette dernière grande colline, Forge aperçut enfin

les bosses qui annonçaient la fin des montagnes, et ils coururent vers elles.

Au-delà de ces bosses, ils découvrirent la manière transylvanienne dont les terres s'élargissaient, déroulant des collines argileuses qui dévalaient jusqu'à un fleuve au loin qu'ils ne pouvaient pas voir mais pressentaient déjà. Forge s'arrêta au milieu de cette prairie surplombant le paysage, il se pencha et gratta le sol du bout du doigt, le cœur saisi par la sensation familière de cette terre jaune et fine sous sa peau. Son esclave ne dit rien ; il y avait encore beaucoup de chemin avant d'arriver à destination. Forge remonta en selle, enfila ses bottes dans les étriers qui l'avaient porté durant les derniers trois cents kilomètres de torture, et bientôt ils atteignirent le fleuve qui serpentait cent mètres plus bas, à l'aplomb de ces falaises de calcaire. Ils s'émerveillèrent de l'à-pic vertigineux sous leurs pieds puis s'engagèrent dans la descente, leurs chevaux hésitant, en appui sur leurs jambes arrière tandis que la piste plongeait et que le jour et la chaleur s'évanouissaient. Ils dépassèrent les entrailles de roches du plateau, pareilles à une musculature à nu, des montagnes de calcaire en vrac, recrachées par les crevasses au moment de la formation du canyon ; les chevaux trébuchaient sur ces gravats en foulant le chemin à peine visible, soufflant, peinant. Au pied du canyon, ils nagèrent dans la rivière verte et remontèrent le long des remparts de l'autre côté. Lorsqu'ils finirent par retrouver la lumière du jour, très haut au-dessus de la rivière, ils avaient enfin mis derrière eux le dernier grand obstacle à l'ouest des montagnes et approchaient de leur destination. Le lendemain, à la tombée de la nuit, ils arrivèrent à Lexington.

Mais à cet avant-poste se trouvait une ville dynamique, des cabanes, des terrains bien délimités, des femmes marchant et bavardant deux par deux, sur

une terre déjà divisée en parcelles attribuées. Piqué par la déconvenue, Forge repartit vers le nord-est et ils chevauchèrent à toute allure à travers la forêt parfois entrecoupée de prairies de trèfles. Ils ne croisèrent personne et cependant ils suivaient un large chemin tracé par des sabots encore visibles. Bientôt la végétation de bosquets s'épaissit autour d'eux, jusqu'à ce qu'ils soient forcés de mettre pied à terre et de tailler leur route à travers bois.

Ils franchirent des ruisseaux regorgeant de poissons, traversèrent des bosquets d'érables et de frênes noirs pour finalement atteindre un fleuve dont ils avaient entendu parler, et virer vers le sud en voyant les colonies installées là. Ils croisèrent encore une cabane isolée, sans cheminée, près d'un ruisseau, où un homme du nom de Stoner leur offrit du pain noir et de la crème, après quoi il n'y eut plus rien qui évoquât ni enclos, ni obligation, ni piège, ni civilisation d'aucune sorte. Le sang de Forge bouillait, au bout de quelques heures à peine, ils rencontrèrent un ruisseau qui se faufilait tranquillement à travers des roseaux parfaits pour mener le bétail à la baguette, et une large bande de terre plane vers le nord. Les deux hommes chevauchèrent le long du ruisseau à la langue bavarde, sur la rive est, jusqu'au moment où il vint se jeter entre les lèvres noires d'une nappe phréatique. Un peu moins d'un kilomètre plus loin, la terre plate descendait jusqu'à un autre ruisseau pour remonter de nouveau plus loin. Les hommes mirent pied à terre au bord de cette grande vallée. Leurs chevaux exténués regardaient droit devant eux, épuisés, les yeux trop grands et trop larges pour leurs têtes.

Forge porta la main à son front brûlé par le soleil et contempla la vaste étendue de terre devant eux. Puis il se tourna vers l'homme à côté de lui, hochant la tête en souriant.

« C'est la terre que j'ai espéré trouver toute ma vie », déclara-t-il.

L'esclave, que tout le monde appelait Ben bien qu'il ait été nommé Dembe par une mère dont il n'avait plus aucun souvenir, n'eut pas besoin, lui, de se protéger les yeux pour embrasser les bois et la terre émaillée de ruisseaux et de sources affleurant, vigoureuses, sous le sol rocailleux.

« Un peu karstique, dit-il, on ferait peut-être mieux de faire demi-tour. »

Forge bascula la tête en arrière et éclata de rire, puis il se plia en deux pour respirer l'ivraie luxuriante dans ses mains, se souvenant une fois encore pourquoi il avait emmené avec lui son esclave préféré plutôt que l'un de ses jeunes frères – pour découvrir une terre qu'il n'avait vue qu'en rêve, pour protéger la lignée des Forge au péril de sa vie, et pour le divertir.

Une cabane sommaire à trois vantaux fut dressée au bord de la rivière qui serait connue sous le nom de rivière Forge. Cela devait rester le logement de Samuel Forge durant sept ans avant de devenir une cabane d'esclaves lorsqu'une équipe de maçons anglais construisit une nouvelle maison en pierre avec un étage, deux escaliers, des cheminées à pignon et des fenêtres à petits carreaux. Trente ans plus tard, cette maison devait frémir pendant le tremblement de terre qui vit s'affaisser les puits des silos comme de vieilles congères, pendant que la rivière Forge sortait de son lit, inondant les berges fragiles, les plants de maïs et les pattes du bétail sous quinze centimètres d'eau grisâtre, tandis que les animaux vagissaient de panique en voyant disparaître leurs précieux paturons. Quand l'eau se retira, le côté gauche de la maison de pierre tenait bizarrement, comme effondrée sur son épaule, il fallut bien sûr la redresser, ainsi que la cabane d'origine.

La nouvelle maison Forge fut érigée près de deux cents mètres au nord de la rivière, en briques rouges cuites par milliers par les esclaves qui passèrent des mois et des mois à rassembler des tonnes d'argile et à entretenir le feu dans les fours. À la fin, la nouvelle maison était plus solide encore que la précédente, surmontée d'un toit de tuiles noires et prolongée par une galerie surplombant les champs et la rivière côté sud. À l'intérieur, les moulures et les plinthes étaient d'un bois foncé, les murs peints dans des couleurs sable, rouge écarlate et bleu vert avec des fenêtres à guillotine un peu partout et des vasistas en meurtrières dans les avant-toits. Le soleil se levait à l'autre bout de la vallée chaque matin, illuminant les innombrables fenêtres, pour passer ensuite tout l'après-midi à glisser ses rayons par les avant-toits, de sorte que la maison ressemblait moins à un bâtiment qu'à une tache lumineuse sur les champs verts et se transformait le soir pour présenter une face pleine, rouge et optimiste. La maison supporta sans se plaindre l'abandon du maïs au bénéfice du chanvre, la construction de barrières en pierre par des maçons irlandais, l'arrivée de familles voisines, la guerre et les hommes de Morgan qui campèrent le long de la rivière et réquisitionnèrent tout le bétail et tous les chevaux, puis finalement la réintroduction du maïs, la vente de nombreuses parcelles sur les trois mille hectares d'origine, et les naissances et morts de sept générations. Dans cette même maison, Henry Forge naquit et grandit.

Les plaques dans son dos finirent par s'estomper, dessinant sur sa peau une géographie de lignes roses, puis blanches, pour enfin disparaître complètement. Il ne mit plus jamais les pieds dans le parc à taureaux des Miller, mais dut s'acquitter de la mort du taureau en travaillant un an à la traite des vaches. Il passa les matins vifs de septembre dans leur grange,

respirant la puanteur des bouses qui envahissait l'air frais et neuf comme la fumée inonde une pièce en feu. Dieu qu'il haïssait les vaches. Le premier contact avec les pis gonflés le faisait frissonner, tout comme le jet de lait chaud qui éclaboussait le seau en métal au-dessous. Pour rien au monde il n'aurait posé la joue sur le ventre de la vache ainsi que le faisaient les trois filles du fermier qui pratiquaient la traite en même temps que lui, au lieu de cela il se dévissait le cou vers l'arrière pour surtout ne pas entrer en contact avec la masse disgracieuse de l'animal. Et il subissait cette indignité jour après jour.

Un après-midi de septembre, les soixante-dix jours d'allaitement des jeunes veaux touchaient à leur fin, il était temps de passer au sevrage. La plus jeune des Miller lui montra comment procéder – c'était une fillette de sept ans aux cheveux rouge écarlate, au visage piqueté de taches de rousseur et aux genoux larges comme des bocaux de cornichons. Elle fourra ses petits doigts dans la gueule d'un veau noir et maigrichon tout en levant des yeux ravis vers Henry, la bouche arrondie en un grand O. « C'est le moment que je préfère, dit-elle. Je voudrais pouvoir fourrer mon bras tout entier à l'intérieur. » Elle avança sa main libre vers lui pour l'encourager à l'imiter. Son veau à lui happa ses doigts et Henry dut lutter contre son envie de les lui arracher de la bouche, il les laissa donc là, sucés, aspirés par ce muscle étranger.

« Tire-le vers le bas », continua la fillette, Ginnie de son prénom. Ils guidèrent alors les veaux vers leurs seaux et abaissèrent leurs mains et les gueules des veaux jusqu'au lait frais qui les attendait là. Puis Henry dégagea ses doigts et le veau se mit à laper le lait blanc, mousseux. Il fallut répéter l'opération encore et encore, jusqu'à ce que les veaux soient finalement prêts à laper le lait d'eux-mêmes directement dans les seaux. Henry essuya les traînées de lait et

de salive sur son jean et fixa la face barbouillée de mousse de lait du veau. La facilité avec laquelle cette créature toute en succion passait de sa mère à un seau était pathétique.

« Le seul truc mieux que les vaches, soupira Ginnie, ce sont les Corgis. Les gros. Avec une queue. »

Henry venait de changer de veau. Le petit Holstein¹ noir virait au rouge brillant tandis que la lumière froide du soir obliquait vers son étable, projetant de soudaines ombres noires sur le sol de la grange. Avec la fin de l'automne, ces ombres tombaient plus tôt. La lumière vive et acide de l'été avait fait son temps, les fruits étaient blets ou pourris, les feuilles collées les unes aux autres. Les plants de maïs étaient taillés au couteau et bientôt, dans les champs, les premières gelées viendraient saisir les tiges oubliées, les enfermant dans la glace. Les yeux fixés sur cette lumière, Henry passa de neuf à dix ans.

Ginnie l'interpella : « Henry, est-ce que tu vas te marier ? »

Henry fit une drôle de tête. « Un jour, peut-être, je ne sais pas.

— Si on se mariait toi et moi !

— Toi ? Ça non, tu es laide.

— C'est pas vrai ! »

Henry soupira. « Quand je me marierai, j'épouserai une belle femme. Mon père dit toujours de ne pas perdre son temps avec des laiderons. »

De lourdes larmes remplirent les yeux de Ginnie.

« Jamais une jolie fille ne te fera rire ne serait-ce que la moitié de ce que moi je te fais rire ! » geignit-elle, mais Henry n'écoutait plus, il avait été déconcentré par les premiers nuages formés par son haleine dans l'air soudain glacé de la grange.

1. Race de vache originaire des Pays-Bas, plus grande productrice de lait.

« Depuis quand il fait aussi froid ici ? » dit-il en partant en petites foulées vers le mur où son manteau était accroché à un clou. À travers un trou de serrure dans le mur en bois, il aperçut la ferme, désormais pareille à une boule de neige au loin, seulement masquée par les quelques silhouettes noires des grands veaux dans le champ. Ils roulaient encore dans les pattes de leurs mères si peu de temps auparavant, à présent ils tremblaient, regroupés en petits troupeaux sous la neige. Pendant qu'Henry observait ce spectacle, ils furent noyés sous l'obscurité du désert hivernal.

Ginnie, tout occupée à pelleter du foin dans une étable, semblait lui avoir pardonné, elle demanda : « Peut-être que tu pourrais rester plus tard ce soir, on pourrait jouer ? » Elle lui lança un regard plein de malice joyeuse. « On n'aura qu'à dire que ta ferme est un royaume maléfique et que toi tu es le bébé que j'ai sauvé du roi maléfique !

— Ginnie, je suis trop grand pour jouer. » Henry attrapa une casquette en laine et la posa sur ses cheveux cuivrés, il s'apprêtait à franchir la porte de la grange quand quelque chose heurta le dos de sa veste. Une bouse de vache.

Il s'abstint de commentaires. Cela n'aurait fait que l'encourager.

« J'en ai d'autres à te jeter ! » Dans le cri de Ginnie, il y avait toute la passion d'un premier amour enfant de douleur à mesure que l'hiver s'adoucissait sous les vents déchaînés. Voyant qu'Henry ne se retournait pas, l'ignorait, même, elle sortit de la grange en le chargeant, les mains pleines de crottin, mais fut stoppée dans son élan par un mélange poisseux de neige fondue et de boue sous ses pieds. Les vestiges crasseux de l'hiver demeuraient ainsi collés aux façades de la ferme, pareils à un vieux torchon en lambeaux.

« Henry ! » appela-t-elle, tandis qu'il avançait d'un pas régulier le long du chemin, ôtant son couvre-chef et son manteau pour enrayer les premières sueurs du printemps. L'air bruissait, saturé de chants d'oiseaux, la lumière de l'après-midi se diffractait dans un voile de pollen. Dans le champ sur leur gauche, celui qui bordait la route, les veaux mâles étaient devenus du bétail, solidement campés sur leurs pattes et robustes. Ils rumaient avec la résignation de la maturité.

Ginnie haletait derrière Henry. « Tu sais ce qui va leur arriver ensuite ? Tu sais ce qui va leur arriver, Henry Forge ? »

Henry hasarda un regard en arrière, et avec un sourire de démente, Ginnie fit glisser un doigt sur sa gorge, les yeux écarquillés.

Il leva les yeux au ciel. « Il faut que j'y aille, Ginnie. Je dois retrouver Père pour mes leçons dans cinq minutes. » Le soleil boursoufflait de brûlure son cou pourtant déjà cuivré.

« Eh ben, tu sais ce qu'il dit mon père ? Il dit que ton père croit que sa merde pue pas ! Et moi je crois que tes leçons sont ennuyeuses et stupides ! »

Ginnie n'arrivait plus à le suivre, elle grattait le fumier cendré et séché par le soleil collé au cou-de-pied de sa botte. Un filet de sueur perlait au-dessus de sa lèvre supérieure, elle était rouge, on aurait dit une fraise bien mûre.

Henry se retourna vers elle. « Stupides ? J'étudie le latin et le grec, les mathématiques, la philosophie...

— Ouais, je sais, répondit-elle.

— Ouais, tu sais même pas ce que c'est en fait. »

Sur quoi Henry Forge abandonna Ginnie sur le bord de la route, vaincue. Elle scruta son ombre projetée devant lui par un soleil d'été indien, et au moment précis où ses pieds touchèrent l'autre extrémité de la route de campagne qui séparait leurs deux

fermes aussi efficacement que n'importe quelle clôture, au moment précis où Henry atteignait ses onze ans, elle cria : « Henry Forge, tu ne t'amuses donc jamais ? »

John Henry : Ferme la porte, fils.

Henry : Oui, Père.

John Henry : Complètement.

Henry : Oui, Père.

John Henry : As-tu apporté ta version ?

Henry : Oui, mais... j'essaie encore de comprendre le sens d'un mot, et je –

John Henry : Une réponse par oui ou par non suffira.

Henry : Oui.

John Henry : As-tu traduit comme un automate, ou bien t'es-tu servi de ton cerveau ?

Henry : Oui.

John Henry : Oui quoi ?

Henry : Oui, je me suis servi de mon cerveau.

John Henry : Alors dis-moi – l'homme est-il la mesure de toutes choses ?

Henry :

John Henry : Tu n'as pas l'habitude de chercher tes mots, n'est-ce pas, c'est donc que tu es venu aujourd'hui sans avoir travaillé. Henry, ces œuvres ne sauraient être appréhendées de la même manière que ces inepties modernes que tu lis. Elles ne révèlent leur valeur qu'à celui qui s'y engage avec toute son intelligence. Une révolution de la pensée pour ceux qui croient qu'une belle expression sans aucun sens a pourtant de la valeur. Peux-tu me donner la définition du mot « esthète » ?

Henry : Non, Père.

John Henry : C'est l'idiot qui trouve de la valeur à ce qui est tout juste joli.

Henry : Mère aime les jolies choses.

John Henry : J'aime ta mère, mais je n'ai jamais croisé une femme vraiment instruite de toute ma vie. À présent, je vais te le demander encore une fois – l'homme est-il la mesure de toutes choses ?

Henry : Socrate dit que non...

John Henry : Et pourquoi cela ?

Henry : Car le vent ne peut être à la fois chaud et froid ?

John Henry : Car il est impossible de déterminer quelque théorie que ce soit en se fondant sur les perceptions d'un homme, qui sont subjectives. Continue.

Henry : Et si certains hommes sont fous...

John Henry : Si l'homme était la mesure de toutes choses, alors les perceptions d'un fou deviendraient nécessairement vraies, ce qui n'a aucun sens. Dis-moi donc ce qui arriverait si un homme seul se croyait l'arbitre final de toutes choses ?

Henry : Le chaos ?

John Henry : Oui. Le premier pas vers la raison est de savoir quelle est notre place.

Henry : Mais tous ces gens qui écrivent ces livres, ils inventent bien des idées. Cela ne fait-il pas d'eux la mesure de toutes ces choses dont ils disent qu'ils ne sont pas la mesure ?

John Henry : Ne m'interromps pas, Henry. Pourquoi diable faut-il que ta bouche soit un tel boulet pendu à ton cou ?

Henry : Cela n'a aucun sens –

John Henry : Hors sujet !

Henry : Soit, j'aime bien quand il dit que les rêveurs sont les meilleurs des hommes.

John Henry : Et pourquoi ne suis-je pas surpris ? Henry, tu passes beaucoup trop de temps à laisser ton esprit vagabonder. Que préfères-tu ? Te complaire dans tes rêveries ou tenter de comprendre un ordre réel établi par des esprits bien supérieurs au tien ?

Henry : Mais les grands hommes tracent pourtant

de nouvelles voies. Ils s'autorisent à penser en dehors des limites.

John Henry : Non – les grands hommes recherchent l'excellence, dont les standards ont été établis par leurs prédécesseurs. Il n'y a pas de connaissance qu'on ne doive à ceux qui nous précèdent. Henry, tu passes ton temps à prendre en otage de tes élucubrations et de tes rêveries toute conversation raisonnée, ce n'est que le résultat de tout ce temps que tu passes avec ta mère. Elle te dorlote beaucoup trop.

Henry : Je veux juste savoir comment savoir.

John Henry : Dans ce cas, je vais te révéler ce que mon tuteur m'aurait dit si j'avais eu l'impertinence de l'importuner. Toute connaissance véritable commence par la conscience de notre place dans le monde. Bien, tu n'es ni un Nègre, ni une femme, ni un idiot. Tu es un jeune homme issu d'une longue et illustre lignée. Cela te confère des responsabilités, tu te dois donc de rester concentré sur ton instruction. Et en ce qui concerne ton imagination, elle devrait être reléguée au second plan. Jamais tu ne développeras une pensée inédite, ne deviendras un grand homme ou un vrai inventeur, et cela ne doit absolument pas te perturber. Rien de nouveau sous le soleil. Tout ce que tu dois savoir, c'est quelle est ta place. Ce n'est pas très excitant, mais la vérité, souvent, n'est pas très excitante.

Henry : Et quelle est ma place exactement ?

John Henry : Ta place est d'être mon fils.

Henry : Mais... et si...

John Henry : Bon sang, Henry, pas de chemins détournés.

Henry : Mais, et si j'ai une opinion différente de la tienne ?

John Henry : Dans ce cas, comme nous ne pouvons avoir raison tous les deux, et que l'un de nous deux a forcément tort, lequel crois-tu que ce sera ?

Henry : Moi ?

John Henry : Un premier pas vers la sagesse.

Henry :

Deux semaines plus tard, son père lui apprit à conduire.

Ils faisaient des courses un après-midi d'octobre, l'air autour d'eux était étrangement stagnant, épais, sous un soleil oblique et rouge comme une tomate trop mûre. Le temps qu'ils atteignent la piste du dépôt de Paris, leurs chemises collaient à leurs dos et le capot noir de la berline bouillait. La poussière sentait les vieilles feuilles et l'odeur vaguement écœurante d'un cadavre d'animal en décomposition non loin.

Quand son père coupa le moteur, Henry lui posa une question qui le tourmentait depuis un long moment déjà : « Père, qu'est-ce qui vous a donné envie d'entrer dans le corps législatif ? »

John Henry considéra le train qui approchait sur les voies, puis il répondit : « C'était l'ordre naturel des choses. Il y a si peu d'hommes instruits que c'est notre devoir de nous mettre au service de la chose publique. Le monde de nos jours est presque tout entier entre les mains d'une poignée d'idiots. Il y a plus de Nègres blancs en ce bas-monde qu'on ne saurait en utiliser.

— Y a-t-il des femmes dans le corps législatif ? »

John Henry eut un rire moqueur. « Quelques-unes, mais le propre de la féminité est la faiblesse de décision et d'esprit ; la raison n'est pas leur point fort. »

Le train marqua une halte. Henry observa en silence le claquement des wagons gris et jaune canari les uns contre les autres, les tas de charbon dépassant des parois des wagons, l'éclat de leur cœur noir sous le soleil. En s'ébranlant sur les rails, le train produisit un grand fracas de métal et une brise à peine perceptible.

Faisant tonner sa voix plus haut que le vacarme de tôle, John Henry poursuivit : « Il y a encore beaucoup de choses que tu n'as pas comprises concernant les femmes, Henry. » Il fixait les wagons qui filaient sous leurs yeux. « Je ne dirais pas qu'elles sont par nature intellectuellement inférieures, comme le sont les Nègres. Elles ne sont pas dénuées d'intelligence. En fait, j'ai même toujours trouvé que les petites filles étaient aussi intelligentes que les petits garçons, peut-être même plus. Mais les femmes vivent selon leur corps. Leur corps les enchaîne aux choses matérielles – les enfants et le foyer – et les empêche d'aspirer à des buts plus élevés.

— Eh bien, je ne voudrais pas être né femme », déclara Henry.

Son père se contenta de rire et, durant un moment, Henry ne put se retenir de rire aussi malgré lui. Mais il s'arrêta soudain, prudent. Il se méfiait du rire de son père, de cet attrait magnétique, cette façon qu'il avait de toujours sembler dissimuler un secret que lui seul détenait, et qui potentiellement lui permettait de se moquer de lui.

Le bruit cessa d'un coup tandis que les arbres aspiraient le wagon de queue du train, serpentant à travers le comté de Fayette, et John Henry déclara : « Il est temps que tu apprennes à conduire.

— C'est contraire à la loi », objecta Henry. Il n'avait que treize ans.

« Je pense que j'arriverais à empêcher que tu ailles en prison, répondit John Henry en haussant les sourcils. Filip perd un temps et un argent fous à satisfaire tous les caprices de ta mère, je ne peux pas être constamment en train de la distraire. Je ne vais certainement pas embaucher un chauffeur. Surtout pas s'il y a un jeune homme dans la maison. »

Henry hochait la tête : « Oui, Père.

— Mais ne t'avise pas d'approcher de la voiture sans que ta mère ne te le demande.

— Oui, Père. »

L'homme s'extirpa de l'automobile, s'étira brièvement en grognant tel un ours sortant d'hibernation et fit le tour vers le siège passager.

La bouche sèche de nervosité, Henry glissa à la place de son père, perché tout au bord du siège, cramponné au volant, les deux pieds tendus, appuyant du bout des orteils sur les pédales.

« Première, seconde, troisième, quatrième, dit John Henry en désignant les vitesses. Pas de gaz quand tu es sur l'embrayage, tu changes de vitesse, et tu remets les gaz. Ce n'est pas compliqué. »

Henry empoigna le levier de vitesses.

« Pédale d'embrayage, clé de contact. » Il s'exécuta.

« Embrayage, première. » De nouveau.

« Gaz, et relève l'embrayage. » La voiture avança doucement, l'afflux d'essence ténu, comme hésitant à alimenter le moteur, et ils franchirent les rails dans un cahot irrégulier.

« Plus de gaz. »

Henry appuya sur la pédale, mais la voiture émit un hurlement douloureux, aboya et cala. Il y eut un moment de silence, durant lequel Henry sentit la température monter dans l'habitacle, jusqu'à ce que son père le tance : « Henry – ce n'est pas si difficile. »

Nouvelle tentative, il arrivait à peine à respirer, la voiture progressait laborieusement sur la route, se rapprochant de la limite où la ville cédait la place, maison après maison, de plus en plus éparées, à un paysage plus rural.

« Plus vite. »

Il appuya sur la pédale et le moteur se mit à ronronner. Ils avancèrent ainsi sur près de deux kilomètres, les yeux d'Henry clignaient à peine, la lumière du soleil les piquait.

« J'envisage de te retirer de l'école, déclara tout à coup John Henry.

— Quoi ? » Il s'aventura à tourner la tête vers son père. « Pourquoi ?

— Parce que ton école est médiocre. Les élèves sont médiocres. » Il balaya l'air devant lui d'un geste de la main, puis il croisa les bras sur son torse. « Il se passe des choses en ce moment dans les tribunaux. Il y a du changement dans l'air, du changement auquel je ne veux pas que tu sois exposé. Faut-il que ces Nègres aient envie de se livrer d'eux-mêmes aux flammes de l'enfer ? » Il frotta sa main sur son front massif. « Tous ces hommes qui prétendent rechercher le progrès en savent souvent très peu sur la nature humaine. Un singe un peu malin réussit à sortir de sa cage, mais cela ne fait pas de lui autre chose qu'un singe. Et bien entendu, les autres singes suivent son exemple. Ce n'est qu'une fois dehors qu'ils mesurent à quel point ils étaient bien au chaud et bien nourris à l'intérieur de la cage. »

Henry n'avait aucune idée de ce que son père était en train de raconter.

« Tu ne vas pas m'envoyer à l'école à Atlanta, hein ? » demanda-t-il, l'estomac noué autour du cœur. Cela faisait longtemps déjà qu'il redoutait d'être envoyé en pension, séparé de sa mère au nom d'une excellence dont il ne saisissait pas encore la grammaire, car il commençait tout juste à la déchiffrer.

John Henry lui répondit : « Ta mère a toujours souhaité que nous l'évitons. Et j'ai pris sa demande en considération par pitié pour son inextricable situation. Tu seras son seul enfant, tu le sais. J'envisage donc de te prendre un tuteur.

— Mais tu me donnes déjà des leçons.

— Je ne suis pas vraiment qualifié. Tu n'es plus un enfant. Ta mère est capable de préparer un repas

correct, mais nous avons Maryleen à notre service car Lavinia n'est pas cuisinière. C'est la même chose. »

La voiture cala au bord d'un champ de tabac, les secouant sur leurs sièges. John Henry soupira, plus fort cette fois, et Henry accusa franchement le coup de l'humiliation. Dieu qu'il détestait son père, l'aimait, le détestait – peu importe, toutes ces racines entremêlées jusqu'à son cœur grandissaient toujours dans le même sens : Je suis à lui.

Le garçon passa la première à nouveau, hésitant, et la voiture vibra et tourna ses pneus en s'ébranlant. John Henry finit par se saisir du volant, mais Henry l'arrêta d'un cri : « Non, j'y arrive, j'y arrive !

— *Facta non verba* », dit le père, et le fils le regarda en pensant – ce n'était pas la première fois – que sa prononciation n'était pas tout à fait parfaite. Avant de caler à nouveau.

« Gare-toi, Henry », dit le père, et chacun revint à sa place initiale.

John Henry desserrait le frein à main quand, soudainement, sur un ton que toute trace d'agacement avait quitté, il dit : « Tout ce que je désire au fond c'est être fier de toi. » Puis avec une hésitation inhabituelle, comme s'il testait la sonorité de ces mots dans sa bouche : « Il n'y a pas plus vulnérable qu'un homme qui a tout à perdre. Ne me déçois pas. »

Un homme bâtit ses raisonnements sur des nombres irrationnels. Étrange paradoxe. La beauté de Mère était infinie, donc impossible à reproduire, et cette irrationalité n'en finissait pas. Son visage était une équation magnifique, un nombre femelle qu'aucune fraction n'approchait : la profondeur de ses yeux bruns, chambre d'écho de son silence ; la distance sublime entre ses pupilles, tiers parfait de celle qui séparait ses joues ; ses sourcils épilés en demi-coquillages, l'implantation précise et ordonnée

des poils noirs sur sa peau poudrée, pâle et parfaitement lisse ; un nez au tracé subtil, à l'arête aussi délicate que l'anse d'une tasse à thé ; cette fossette au-dessus de sa bouche comme un décolleté sur ses lèvres ourlées de la couleur des petits œufs de Pâques à la liqueur, des lèvres que Platon lui-même aurait embrassées. Parfaites.

Mais incapables de parler, ce qui ne manquait jamais de surprendre. Cette asthénie physique faisait l'effet d'une balafre sur un chef-d'œuvre, jamais plus saillante que lorsqu'elle parlait avec ses mains, son visage se contorsionnant dans des efforts terriblement douloureux pour se faire comprendre – ses sourcils arqués, ses yeux brillants comme des solariums, ses lèvres toutes tordues. Alors son visage se mettait à embarrasser Henry ; il devenait le visage hystérique d'une actrice sans vanité, loin, très loin du visage tranquille qu'on attendrait d'une mère.

M. Osbourne.

Il sortit d'un coup de sa rêverie. « Quoi, Mère ? »

Tu me conduis chez les Osbourne ? fit-elle. *Maryleen a préparé le repas pour eux.*

Dean Osbourne était leur voisin, de l'autre côté de la vallée, un homme petit aux cheveux noirs qui, après avoir abandonné tout espoir pour la ferme dont il avait hérité, avait commencé à travailler à la journée comme officier de police avant de devenir shérif du comté et de délaisser pour de bon la ferme dont il ne s'occupait plus que les soirs et week-ends. Mais l'année passée, on lui avait tiré dessus à la First County Bank, et, alors que la ville avait rassemblé une collecte suffisante pour lui payer un cercueil en bois précieux et un drapeau à mettre dessus, il s'était rétabli et avait survécu. Pour autant il n'était jamais retourné à ses champs. À présent les rumeurs évoquaient de la morphine, un comportement imprévisible, et au magasin de semences, le patron avait

dit qu'il n'avait pas passé commande pour l'hiver. Quelqu'un avait parlé de chevaux pur-sang.

Le trajet était assez rapide, il suffisait de longer la route de devant et de prendre le chemin qui contournait la vallée jusque chez les Osbourne. Tandis qu'Henry déployait ses mains sur le volant et scrutait la route, Lavinia s'installa tranquillement à ses côtés, joignant sagement les doigts sur ses genoux. Henry eut à peine le temps de se sentir à l'aise au volant qu'ils étaient déjà garés devant le cottage d'inspiration italienne, Lavinia glissant hors de son siège, son panier de pique-nique à la main.

Elle relâcha le heurtoir en fer sur la porte et attendit une réponse, en vain. Henry la contourna et frappa plus haut et plus bas sur le bois. Au bout de trente secondes, il tourna la poignée et poussa la porte ancienne pendant que sa mère se penchait derrière lui, de sorte que leurs deux fronts émergèrent en même temps derrière le montant de la porte. La maison était plongée dans la fraîcheur préservée par l'ombre du balcon qui avançait sur le porche, les dernières traces de la nuit s'effaçaient lentement devant le jour. Mais des vibrations dérivait quelque part dans l'immobilité. Lavinia pouvait les sentir sous la plante de ses petits pieds.

Elle interpella Henry en pressant le bout d'un doigt dans son dos.

« Madame Osbourne ? » appela-t-il, hésitant, pénétrant dans la pièce sur la pointe des pieds, sa mère suivant derrière lui, comme une ombre longiligne. Un grand choc s'abattit sur le plancher à l'étage, des volutes de poussière tourbillonnèrent dans l'air.

« Madame Osbourne ! » appela-t-il plus fort cette fois, mais toujours sans réponse. Sa mère tira sur sa chemise d'un geste inquisiteur, Henry la repoussa d'un mouvement d'épaule, lui désignant l'étage.

Ils arrivaient au pied de l'escalier, face à la large

rambarde quand une voix à peine étouffée par la distance parvint jusqu'à eux, implorant : « Betsy ! Betsy ! Je t'en prie, je t'en supplie, putain – Putain ! » Sur quoi la voix déversa un flot d'obscénités que Lavinia ne put pas entendre, mais qui laissèrent Henry bouche bée.

« Ouvre cette porte, putain de salope ! »

Henry se cramponna aux bras fins et noueux de sa mère, elle se défit de son étreinte calmement et commença à monter les escaliers en souriant, précédée par son panier de pique-nique.

Au bout du couloir à l'étage, Mme Osbourne était assise sur une chaise à barreaux face à une porte fermée. Elle était pliée en deux, les coudes sur les genoux et les mains plaquées sur son front ridé. Derrière la porte fermée, la voix de M. Osbourne grondait de plus belle, ses mots distordus dans un cri d'agonie. Lorsque la porte se souleva contre son montant, Mme Osbourne eut un mouvement de recul vif et c'est à ce moment qu'elle vit la mère d'Henry avec son panier de pique-nique. Elle la fixa un instant, bouche bée, puis elle s'écria : « Oh, Lavinia, le petit ! » et elle bondit de sa chaise, agitant ses mains telles deux petites ailes inutiles et éreintées. « Mon mari est en pleine descente de morphine – il m'a demandé de l'enfermer dans cette pièce et m'a fait promettre de ne lui ouvrir la porte que lorsqu'il serait sevré ! Oh mon Dieu, faites sortir ce petit d'ici ! »

Lavinia la regardait avec de la panique, de la confusion dans les yeux, tandis qu'Henry faisait déjà demi-tour sur lui-même, se cachant derrière sa mère comme un enfant beaucoup plus jeune qu'il ne l'était.

« Oh, je vous en prie ! » implorait Mme Osbourne, sa voix trahissait une telle détresse qu'elle couvrait presque les gémissements de son mari. « Ce n'est pas convenable ! »

Lavinia se retourna, abasourdie.

M. Osbourne est là-dedans – il pointa son doigt – *et il dit des choses horribles*, puis il brailla : « Je m'en vais, je m'en vais ! » et dégringola littéralement les escaliers, sautant les marches trois par trois, les doigts glissant sur la balustrade. Il courut jusqu'à la cuisine, à l'arrière de la maison, dont la porte donnait sur les champs en jachère depuis peu. Mais lorsqu'il atteignit la porte, il s'attarda tout à coup, la main sur la poignée, le cœur martelant dans la poitrine, tel un cambrioleur pris en flagrant délit, l'oreille tendue vers les putainputainputainputain hurlés par Dean Osbourne comme le refrain d'une chanson obscène. Le son brut, déchaîné, le fit frissonner. Puis il se souvint que Mme Osbourne aurait, elle aussi, l'oreille tendue, guettant le claquement de la porte et son départ, alors il l'ouvrit à toute volée et l'envoya valser en faisant trembler les carreaux sur leurs cadres.

Son cerveau était déstabilisé par l'absence de plants de tabac. Sans cet étalage feuillu, la terre semblait étrangement nue, pareille à un mouton juste tondu, tout en tendons et squelette, exposant ses entrailles. La grange la plus proche avait été vidée de ses réserves de tabac, les portes entrouvertes dévoilaient un nouvel aménagement, des box avec fenêtres, dont Henry savait qu'ils étaient destinés à abriter des chevaux. Une coupole vitrée surmontait désormais le toit incliné, les panneaux noirs avaient été repeints en blanc et hérissés de porte-selles. À l'arrière de la grange s'étendait une pelouse verte toute fraîche, bien délimitée, quoique pas encore clôturée, de sorte qu'elle faisait penser à un jardin public ou d'agrément. Il se dirigea vers elle.

De l'autre bout de la grange lui parvenaient des appels courts, étouffés. Henry tourna au coin et

découvrit, invisible depuis la maison, un manège de débouillage tout neuf. Deux hommes travaillaient là, l'un se tenait à l'extérieur de la clôture, appuyant une de ses bottes et ses deux coudes sur les traverses ; l'autre, debout au milieu, faisait tourner un cheval roux au galop en dessinant des cercles effrénés au-dessus de sa tête avec sa chambrière. Le cheval faisait des écarts, se cabrait, ses yeux roulaient comme des billes dans leurs orbites. Il était étrangement entravé dans un harnais de cordes, tel qu'Henry n'en avait jamais vu. Le filet s'enroulait d'abord autour de l'encolure, passait sous la sangle, tournait autour de la queue pour revenir ceindre les membres antérieurs d'un côté. Ce qu'il n'arrivait pas à voir, c'était le but de la manœuvre, le reste de la corde s'enroulait et se nouait sur elle-même, recouvrant l'épaule. Le cheval chargeait autour de la carrière, ignorant l'étrange corset qui l'entravait, ronflant, piétinant, soufflant de l'air, manifestement terrifié par le freluquet qui se tenait au milieu. Aucun des deux hommes ne vit le garçon approcher, mais le cheval le vit et le suivit du coin de l'œil tout en faisant voler la poussière en rond autour de lui.

L'homme qui était appuyé à la barrière remarqua le regard du cheval et se retourna. Il loucha, tête nue, mais ses sourcils broussailleux et haut perchés rendaient de toute façon le port du chapeau presque inutile.

« On travaille, ici, gamin », dit l'homme.

Henry eut un mouvement de recul, il garda cependant une main sur la planche de pin clouée entre deux anciens poteaux d'antenne téléphonique. L'homme lui lança un regard en coin mais ne tenta pas de le chasser à nouveau.

« T'as déjà assisté au débouillage d'un cheval ? lui demanda-t-il finalement après une minute de silence.

— Non. » Les yeux d'Henry étaient fixés sur la

trajectoire du cheval tournant autour de la carrière, tête penchée, oreilles basses.

« Eh bien, t'es aux premières loges, dit l'homme.

— C'est quel genre de cheval ?

— C'est un pur-sang – une pouliche. M. Osbourne l'a achetée pour une bouchée de pain à une dame qui s'en servait pour les semailles de son champ d'avoine. Elle avait pas la moindre idée de la valeur de son cheval. C'est son prochain regret que t'as sous les yeux. Y a qu'à attendre, tu vas voir. Regarde-moi ces membres. »

Henry ne voyait pas le plus petit potentiel chez ce cheval. C'était une pouliche immature, elle partait dans tous les sens, désordonnée, ses membres semblaient avoir été assemblés à la hâte. Ses longues jambes maladroitement auraient aussi bien pu être celles d'un élan. Ses oreilles tournoyaient nerveusement sur sa tête trop large pour son encolure chétive, tordue à présent dans un geste effrayé et douloureux tandis qu'elle ralentissait en longeant la partie la plus éloignée de la clôture. Henry ignorait jusque-là qu'un cheval pouvait faire de telles contorsions à son encolure, à croire qu'il n'y avait pas d'os à l'intérieur.

La pouliche suivait l'homme au milieu de la carrière, l'œil comme un croissant de lune. Il fit un pas en avant et elle interrompit ses mouvements de tête, clignant des yeux avec méfiance.

« Ah, regarde, dit l'homme. Le spectacle commence. Le chant du cygne, juste avant de rendre les armes. Les dernières flammes de l'enfer avant qu'on la remette sur le droit chemin. Oh, merde. » Il s'interrompt en baissant la tête par réflexe tandis que la pouliche chargeait l'homme au centre, les oreilles basses, la bouche ouverte telle une tortue, la tête tendue en avant, projetée hors de son corps. Mais l'homme parvint à la ramener sur le pourtour de la piste, où elle continua à

décrire ses cercles effrénés, pendant qu'à côté d'Henry l'autre laissait échapper un rire nerveux.

« Elle a l'air folle, déclara Henry.

— L'idée c'est de l'embarquer dans la remorque, une fois exténuée.

— Peut-être que vous pourriez encore récupérer votre argent ?

— Nan, Duncan est le meilleur. Il serait capable d'apprivoiser un lion, ce gars-là. Et elle en a peut-être pas l'air, mais elle est en train de céder.

— Vous avez fait ça toute la journée ? demanda Henry, sidéré.

— Putain, gamin, dit l'homme. Pas toute la journée, toute la sainte semaine.

— Alors c'est comme ça que ça se passe..., s'émerveilla Henry, la main en visière sur les yeux, barrant la route au soleil de l'après-midi.

— Nan, c'est rare, répondit l'homme, balayant un brin de paille collé à ses lèvres. C'est pas de chance. Normalement, si on les élève correctement et qu'on les dresse un peu, on n'a pas besoin de faire tout ça, mais quand une bonne femme s'avise de laisser une bête pareille dans les champs, sans que jamais elle ait été brossée ou montée, alors il faut lui faire cracher le démon qu'elle a en elle. Ce sont les pires, dit-il en désignant le cheval. Jamais vu une main d'homme avant. T'as beau les fouetter, les seller, t'as pas intérêt à leur tourner le dos, sous peine de les voir régresser immédiatement, et alors, c'est leur tour de te fouetter, et ils te le rendent au centuple. Celle-là, c'est une coriace, mais j'en ai vu des pires. Quand je travaillais dans le hangar d'élevage de la ferme Castleraine, il y avait cet étalon – un étalon c'est le péché incarné, faut garder tes yeux plantés dans les siens tout le temps que tu le tiens au bout de ta longe. Cet étalon-là devait monter une jument, et le dresseur – je le connaissais depuis deux ans quand

c'est arrivé –, le dresseur s'est avancé pour le pousser vers elle en lui touchant l'épaule, alors la jument s'est cabrée, rien qu'un tout petit peu, et l'étalon, lui, euh, s'est comme renversé en arrière, il a perdu l'équilibre et il est tombé et, bon Dieu, j'ai jamais vu un cheval aussi énervé. Et tu sais ce qu'il a fait, il s'est retourné et il a mordu le dresseur à la gorge. Jack Houghton. N'oublie jamais ce nom. Il venait d'Angleterre, ils l'ont renvoyé là-bas en deux morceaux. Sa tête d'un côté, et le reste de son corps de l'autre. Tout ce qui restait de son cou c'était l'os de la colonne, et même là, il y avait la trace des dents. »

L'homme s'effleura le front, son visage se tordit. « Après ça, on regarde les bœufs d'un autre œil, eux au moins ils font pas d'histoires. Le pire des taureaux est une plume comparé à un étalon. »

Effectivement, Henry regarda l'animal harassé d'un œil neuf, elle était debout, vaguement soulagée tout à coup, se détachant des éléments autour d'elle, telle une monture noire dans un champ enneigé. Sa tête était longue et aplatie, de sorte que son chanfrein remontait effrontément au niveau de l'os saillant au-dessus de ses naseaux, qui s'écartaient largement pour avaler l'air tout autour. Ses lèvres étaient retroussées sur ses dents si larges qu'elles en étaient presque comiques, toutes tachées là où l'émail et les gencives roses se touchaient. Chaque fois qu'elle refermait la bouche, ses dents s'entrechoquaient comme des cailloux. Sans même s'en rendre compte, Henry avait glissé la tête entre les traverses, à l'intérieur de la carrière.

« Recule-toi », ordonna l'homme à côté de lui, en le tirant fermement entre les planches.

La pouliche passa devant eux, sa fureur semblait avoir cédé un peu de terrain, remarqua Henry. Sa tête remuait, de plus en plus basse, son tempo, comme son tempérament, faiblissait. Puis elle s'immobilisa

complètement, seule une veine battait encore vaguement dans son cou, pareille à un brin d'herbe vaguement secoué par le vent.

« La voilà, maintenant », reprit l'homme. Le dénommé Duncan s'approcha du cheval, le haut de son corps légèrement en arrière, semblant prêter l'oreille à un son inaudible pour le cheval, tout en enroulant la longe autour de son bras. L'animal eut un geste d'esquive, essaya vaguement de se faufiler sur le côté, mais demeura néanmoins en place, soufflant et ruminant. L'homme s'attela à défaire le filet d'un côté, le laissa tomber au sol, puis de l'autre côté, sans toutefois le lâcher.

« Pourquoi est-ce qu'elle est ligotée comme ça ? demanda Henry.

— Chhh... », coupa le compère, en posant un doigt potelé sur ses lèvres.

À voix basse et sans se retourner, Duncan l'appela : « Floyd, je crois qu'on est prêt pour le sac. »

Sa voix était monocorde, sans tonalité ou presque, sans les inflexions montantes et descendantes typiques de l'accent du Kentucky. Henry songea qu'il devait venir de l'Iowa ou du Kansas, un de ces tristes endroits privés de collines.

Floyd répondit : « Je crois bien, oui. »

Duncan resta un moment à côté du cheval, à caresser ses flancs frissonnants d'une main lente et attentive, remontant jusqu'à son encolure, envoûtant sa peau jusqu'à l'immobiliser. Sous sa main, la respiration de l'animal formait des soufflements brefs et méfiants, mais elle demeurerait stoïque. Puis Duncan recula lentement jusqu'au centre du manège, se pencha et remonta avec ce qui ressemblait à un fil d'étendage, du linge noir accroché dessus. Le cheval cligna des yeux rapidement, sa queue claqua dans l'air. Alors Duncan avança en fente, tirant sur le filet relâché de sa main droite et lançant le fil à linge

de l'autre, de sorte que les lambeaux de coton claquèrent sur son dos en lui battant les flancs comme d'affreux oiseaux noirs, elle siffla, le dos courbé, les oreilles plaquées contre la tête, les yeux roulant dans leurs orbites. Lorsqu'elle rua sur ses postérieurs, l'homme tira d'un coup sec sur son cordage et sa tête fut violemment projetée vers sa queue, sa jambe avant droite plaquée contre son ventre déjà lacéré par le filet, et ses trois cent cinquante kilos de muscles s'affalèrent sur sa cage thoracique dans un nuage de poussière. Elle se débattit, cria, roula en se dégageant des oiseaux de tissu qui lui volaient autour, puis l'homme s'approcha d'elle, la dégagede ses entraves noires, desserra le filet autour d'elle pour qu'elle puisse se redresser, souffler, appuyée contre les traverses, les muscles tressautant sous la peau. Mais il demeura juste à côté d'elle, et replaça le filet sur son dos, tandis qu'elle ruait de nouveau, laissant échapper un son affreux de sa bouche, un miaulement de chat qu'on torture, à vous déchiqueter le cœur, et chacun, de toute façon, avait le cœur bombé sous la peau, tendu telle une flèche vers sa cible. Le spectacle de ce cheval traqué, vaincu, contraint à une soumission dont il ne pouvait savoir qu'elle serait permanente, empêchait Henry de respirer. Il ne quittait pas la pouliche des yeux, la suivait quand elle se retrouvait de nouveau ligotée, roulait au sol, cernée par les oiseaux, se relevait, chancelante, et retombait, roulait de nouveau, l'homme la maîtrisant désormais de tout son corps, immobilisant ses membres sous les siens, la dominant brièvement avant de se retirer pour la laisser se relever – visiblement tremblante – de toute sa hauteur. Elle fut ainsi vaincue, encore et encore, jusqu'à ce que finalement, le dos luisant de sueur sous la cravache de Duncan, elle fasse coïncider sa volonté et son épuisement, dans un gémissement pitoyable, les yeux abattus, avançant le sabot

sans plus ruer ni se cabrer, ni tomber. Le bruit trahissait la brisure ; même l'oreille innocente de Henry pouvait l'entendre.

« Oh, mon Dieu, lâcha Henry en se retournant, hors d'haleine, vers Floyd. Est-ce qu'il va la monter maintenant ? Est-ce que je pourrai la monter quand il aura fini ? »

L'homme pivota vers lui avec un sourire amusé, les bras croisés sur le torse. « T'as quel âge, petit ?

— Seize ans », répondit Henry.

L'homme éclata de rire. « Elle te découperait en rondelles pour te servir à dîner le dimanche soir.

— Non, non, je sais monter ! J'ai appris à monter ! » Il évita de préciser qu'il n'avait jamais monté que des Walker, aussi dociles et placides qu'une vache. « S'il vous plaît ! implora-t-il. Je vous en supplie !

— Nan, nan, nan, dit l'homme en agitant une main devant lui. Merde, tu crois vraiment que tu saurais monter ça ?

— Putain, oui, dit-il, testant l'effet du mot dans sa bouche, qui lui brûla légèrement la langue.

— Waouh, se moqua l'homme, t'avise pas de parler comme ça devant Duncan. Ce gars-là c'est un soldat de Jésus.

— Nous sommes tous des chrétiens », dit Henry en reportant le regard sur le cheval, toujours debout, le souffle lourd, elle se laissait finalement caresser par celui qui l'avait brisée, ses yeux immenses cherchant dans la terre les morceaux épars de celle qu'elle était en entrant dans ce manège.

« Il y en a qui sont chrétiens comme toi tu as seize ans. Dégage maintenant, tu l'as eu, ton spectacle.

— Non, vraiment !

— Dégage, dit l'homme, sérieusement cette fois.

— Je suis Henry Forge », se rebiffa le garçon tout à coup.

Nouveau regard amusé. « Je sais, chaton. T'as l'empreinte de ton père partout sur toi. Maintenant dégage.

— Mais...

— Dégage ! »

Floyd se balançait nonchalamment, avec un coup d'œil faussement méprisant à Henry qui n'eut d'autre choix que de déguerpir. Le cheval ne remarqua même pas son départ. Jamais auparavant il ne s'était senti plus négligeable, plus jeune qu'à ce moment-là, exclu du domaine des Osbourne, exclu de la carrière et de tout ce qu'il s'y passait. Pourquoi le monde des hommes était-il cette province si secrète ? Les adultes tenaient toujours sa jeunesse pour de l'ignorance, on ne lui donnait même pas l'opportunité de faire mentir cette idée. Il tourna la tête une dernière fois vers la jument, sa tête basse, sa crinière noire lui retombant sur le visage, cachant ses yeux injectés de sang. Floyd ne lui offrait que le spectacle de son dos. Les adultes ne valaient pas mieux que les grosses brutes de l'école – toujours à vous faire supplier pour vous accorder les plus petites faveurs, son père plus encore que les autres ! Sa mère seule donnait sans retour, donnait sa vie entière pour Henry Forge, Henry Forge, pour moi ! Les forces lui revenaient. Pourquoi ne pourrait-il pas monter un cheval pareil – ou même en posséder un ? Il avait vu la force, la maîtrise du dresseur, sa capacité à dominer l'animal – un homme qui était plus qu'un homme – et la rapidité avec laquelle la créature, plus grande et plus vigoureuse, pliait pourtant devant celui qui refusait de céder le terrain, qui n'offrait pas la moindre concession. L'homme et le cheval formaient un couple parfait. Henry ne se sentait plus d'excitation, il longea la maison en se faufilant entre les arbustes qui en bordaient la façade, piétinant l'herbe de rage, les pensées tournant en boucle sous son crâne. Il finit

par s'affaler sur le porche, le regard surplombant la route principale et de l'autre côté la morne ferme d'élevage, guettant, impatient, le retour de sa mère. De temps à autre, un cri ou un juron lui parvenait depuis la maison, là-bas, quelque part, au-dessus de sa tête.

Son plus vieux souvenir datait de la dernière récolte manuelle. Durant la première semaine de septembre, les hommes arrivaient de la ville, une dizaine, parfois plus, les mêmes depuis des années. Ils envahissaient les terres, chapeaux vissés sur la tête, leurs couteaux taillaient dans le maïs en renvoyant les rayons du soleil comme autant d'éclats de miroir disséminés dans le champ. Il était si jeune – impossible de se souvenir de son âge, il savait juste qu'il ne portait plus de couches – qu'il s'amusait encore à les poursuivre et se revoit s'enfonçant dans la forêt de tiges aux côtés de Filip. Filip comptait les pieds de maïs en marchant, le petit répétait plus bas comme une comptine undeuxtroisquatrecinqsixsept huit jusqu'à ce qu'ils parviennent au centre où Filip nouait ensemble quatre tiges moyennes pour servir de modèle. Puis il s'arrêtait et taillait les tiges voisines, en cercles successifs, d'un pied à l'autre, avant de les entasser sur une meule de foin. Le temps que le soleil de midi soit au zénith, la meule ressemblait à un gros tipi. Henry s'affairait aussi de son côté, taillant un pied avec son couteau à beurre, jusqu'au moment où Filip vint se planter devant le garçon, l'encadrant dans son ombre de telle façon qu'il cessa immédiatement de jouer. Lorsqu'il se pencha vers lui et s'empara des tiges fibreuses, Henry décela l'odeur astringente des aisselles de Filip. Filip prit les tiges, les trancha et les emporta, abandonnant le petit sous le soleil implacable.

Après quoi, Henry se retrouva la bouche sèche,

les genoux flageolant sous la chaleur, les mains de la couleur du vieux cuir. De sa démarche chancelante, il regagna la pelouse jaunie, son petit train rouge et sa mère, qui s'avavançait vers lui, une cruche de thé glacé sucré à la main, et leur cuisinière, Maryleen, chargée d'un plateau de verres, à sa suite. Les hommes refluaient goutte à goutte d'entre les monticules de pieds de maïs, pareils à des insectes au visage rouge, et sa mère s'éloignait de la maison en leur faisant signe de la main. Filip était toujours là, il était présent dans tous ses souvenirs.

Venez, faisait-elle. Venez.

Filip venait. Henry, invité ou non, n'y allait pas. Ces choses dont on se souvient, celles qu'on oublie ; dans la mémoire, tout est entrecoupé, mélangé. Il courut vers les hommes, passant sa balle rouge à l'un d'entre eux. L'homme se retourna et la lança au loin dans le champ, Henry partit en se dandinant à sa poursuite, disparut entre les pieds de maïs. À son retour, ce jour-là, ou peut-être était-ce un autre, ils déjeunaient, buvaient du thé, fumaient des cigarettes roulées de tabac burley. À quelques mètres du groupe, assis sous un érable, Filip était assis, un foulard bleu humide plaqué sur les yeux. Henry s'installa derrière eux et se fabriqua une cigarette de brins d'herbe.

« Vingt-quatre aujourd'hui, je te parie ! lança un des hommes.

— Du nerf, les gars. Il me faut ce fric.

— Putain, petit, tu d'vrais t'estimer heureux d'avoir encore trouvé quelqu'un qui te fasse faire la récolte. Combien tu paries que c'est la dernière cette fois-ci ? De nos jours... Regarde autour de toi, me dis pas qu'il peut pas se payer une cueilleuse. Il a même pas de portion de tabac. Y a que les riches pour s' permettre ce genre de fantaisie.

— Il a pas de bétail non plus.

— Hé, dites voir : vous avez déjà vu un homme qui n'ait que des champs de maïs, rien d'autre ?

— Une fois ou deux.

— Mais qu'est-ce qu'il fait des pousses ? »

Personne ne répondit.

« Et les épis, il en fait quoi des épis ?

— Il y a quelques chevaux dans la grange noire, là-bas.

— Et les souches alors ? »

Personne ne répondit.

Quelqu'un murmura : « Eh ben il est stupide ou carrément fou... ?

— Quand t'es riche, tu peux te permettre d'être les deux ! » Ce qui déclencha l'hilarité générale.

Henry était trop jeune pour éprouver même un frisson de honte. La conversation dériva ensuite ; certains hommes s'allongèrent sur le dos et s'assoupirent quelque temps, le chapeau décalé pour leur couvrir le visage qui aurait cuit au soleil autrement. Henry se roula en boule autour de son ballon rouge et s'endormit lui aussi. Il se réveilla dans les bras de sa mère qui le transportait à l'intérieur de la maison, les hommes étaient à nouveau disséminés dans le champ, Filip était quelque part, ailleurs.

Le soir venu, la moitié des plants de maïs avaient été arrachés, remplacés par tout un tas de meules, des monticules funéraires qui devaient rester là, à brûler sous le soleil durant des semaines, jusqu'à ce que les épis et les pousses durcissent et pâlissent. Quand les hommes rentrèrent chez eux, Henry jouait encore entre les pieds raccourcis, et les tiges coupantes, blessées, lui éraflaient les chevilles et les mollets. Il s'appuyait de tout son poids sur les meules, à l'abri du vent, hors de vue depuis la maison. De temps en temps sa mère lui donnait une pièce pour aller débarrasser le jardin d'une voisine des débris de la récolte, il rassemblait ainsi les pousses craquantes

dans un panier en osier. Découvrait vers de terre et coccinelles rampant dans la terre et les tuait. Il coinçait une pousse au coin de sa bouche, comme un vieux avec sa pipe. Et lorsqu'il dormait, la nuit, il rêvait qu'il escaladait les meules, mais dans ses rêves les meules n'avaient pas de sommet, elles montaient, encore et encore, pareilles à une tige de haricot magique, et lui les escaladait sous les yeux d'une rangée d'hommes adultes qui le surveillaient, sans jamais le lâcher des yeux.

La récolte s'acheva, le cycle des saisons reprit sa course et lorsque l'automne suivant fut là, les hommes n'y étaient plus. Rien que Filip et son neveu adolescent, ainsi qu'une cueilleuse flambant neuve avec une remorque à l'arrière. Cet équipement tout droit sorti du magasin roulait lentement à travers les champs, avalant les épis qu'elle détachait de leurs pieds, les laissant tout droits, hirsutes et dénudés dans le champ. Henry adorait les mâchoires de brontosauve de la cueilleuse, la vitesse à laquelle elles recrachaient les épis de sa bouche mécanique vers la remorque. Il dodelinait, sautillait sur l'herbe le long du champ, provoquait la machine en duel, tandis qu'elle taillait deux rangées de maïs à la fois, jusqu'au jour où son père rentra plus tôt que prévu, à l'heure du déjeuner, et le chassa du bord du champ, le projetant sur la pelouse en hurlant sur sa mère. Plus tard, alors qu'il avait encore trop mal pour s'asseoir, Henry se tenait debout sur la banquette de la fenêtre de sa chambre et regardait, les mains tendues vers la lumière, l'avancée de la machine, rêvant qu'il la chevauchait comme un cheval d'acier. Il l'aurait fait, s'il n'y avait eu son père.

Mais en ce mois de septembre de ses quatorze ans, la vieille cueilleuse avait été remise à l'abri dans sa grange et une nouvelle moissonneuse-batteuse roulait vers la ferme depuis les rues de Paris. Elle venait

dévorant des hectares entiers, dégageant le passage à travers leurs champs en ouvrant une bouche furieuse dans un rugissement chuintant. Brutale, rapide, elle arrachait les tiges de la terre et les mâchait. Elle aurait facilement distancé le garçon à la course mais cette année-là Henry n'eut même pas l'idée de courir après elle. Cela faisait sept jours qu'il avait laissé la ferme des Osbourne et le spectacle de la pouliche vaincue derrière lui. Il réfléchissait, seul, adossé aux vieilles cabanes où la cueilleuse reposait désormais, abandonnée, contemplant l'ouvrage de la moissonneuse-batteuse dans ses champs. La machine effectuait la récolte à toute allure, et sans rien laisser derrière elle, sa vitesse était ahurissante – il ne pouvait que la reconnaître. Et cependant il n'en avait que faire. Certes, il aimait les machines ; plus encore, il les adorait. Il était littéralement fasciné par leurs boyaux de tubes et de pales sous leurs capots, les améliorations toujours plus performantes, chaque année, des moteurs qui sortaient de Detroit. Il s'était passé si peu de temps depuis l'époque où il ne trouvait rien de plus admirable que la vieille cueilleuse après laquelle il courait. Mais il comprenait à présent que toutes ces machines avançaient sans être poussées par la volonté d'un homme, une chose sans volonté pouvait bien courir, elle ne pouvait pas faire la course. Cela dit, était-il vraiment possible d'imaginer encore plus performant qu'un moteur à combustion ? C'était – en un sens irréductible – déjà la réalisation parfaite de son propre potentiel, l'invention et le destin de l'objet étant une seule et même chose.

Le soupçon vint nicher dans ses os mêmes, entachant tout alentour. Ainsi donc, l'ancienne grange laitière n'était plus, ses caissons réaménagés pour les six Tennessee Walker. Les nouveaux box en bois donnaient sur l'extérieur, avec leur sol en tourbe,

où traînaient encore des grains de maïs, vestiges de l'année précédente. Il y avait une grange à tout faire, où dormait le tracteur ; et plus loin, l'abri pour le matériel où il jouait quand il était enfant, petit rectangle de bois humide criblé par les rayons du soleil, où il avait découvert ses premiers jouets : des rangées de grands couteaux à maïs, des coffres en bois à manivelle manuelle qui ne tournait plus, toute une panoplie d'objets tranchants qui n'avaient plus rien foré ni taillé ni raboté depuis si longtemps que leurs lames étaient désormais recouvertes d'une épaisse couche de rouille, une vieille charrue qui étendait ses membres dans l'ombre et se prêtait aux rêves de pilotage d'un jeune garçon né trop tard sous le signe du progrès.

Mais Henry était prêt maintenant à liquider ces enfantillages. La pomme rouge et brillante de son enfance était tachée de brun. Il savait bien que les belles choses qu'on attend trop pour utiliser sont condamnées au pourrissement. Croquer dans la pomme et cultiver un nouveau jardin, toujours. Il avait fait sien cette certitude, et il allait la partager avec son père.

Debout dans la galerie qui bordait la maison, seul, John Henry sirotait son bourbon dans un verre en cristal, écoutant d'une oreille distraite les grésillements étouffés du tourne-disque et de l'autre les cliquetis lointains de Maryleen rangeant la cuisine. Le manteau noir du soir recouvrait les champs ébarbés devant lui et la journée écoulée disparaissait dans la brume. La lune pleine et imperturbable s'élevait à la verticale de la maison tandis que la fraîcheur descendait, mouillant les pelouses tout autour.

Henry se glissa dans la galerie, en silence, presque furtivement, puis il s'éclaircit la gorge. « Père, je voulais vous parler. J'ai réfléchi à propos de la ferme. »

John Henry ne se retourna pas. De l'autre côté de la rivière, il entendit vrombir une presse, encore en marche malgré l'heure largement dépassée du souper, et, de temps à autre, les lueurs d'une lanterne qui se balançait entre les arbres des Miller attiraient son œil vers le domaine voisin. Sans doute une des filles Miller de retour de la traite.

« J'ai bien réfléchi, reprit Henry, ce – » Mais il s'interrompit et changea tout à coup son fusil d'épaule : « Depuis quand cultive-t-on du maïs ici ? »

Son père laissa échapper un regard dans sa direction, la tête inclinée sur le côté, mais il prit son temps pour répondre. « Depuis le jour où nous avons posé le pied ici, déclara-t-il finalement. Après la Révolution, tout homme qui arrivait sur ces terres et y plantait un brin de maïs en devenait le propriétaire.

— Et le maïs a toujours servi à... »

John Henry pointa son verre de bourbon en l'air, son fils hochant la tête. « Du bon bourbon. Du fourrage. Dans cet ordre.

— Je crois... », dit Henry lentement, cramponné à la balustrade, se balançant d'avant en arrière, de telle sorte qu'on avait l'impression qu'il aurait préféré se jeter dans le vide plutôt que de continuer. « Je crois –

— Pas de chemins détournés, Henry.

— Un jour, la ferme sera à moi. »

John Henry hocha la tête, une fois, mais ses lèvres fermées retinrent une confirmation.

« Je réfléchissais et je me disais que peut-être quand je serai plus âgé, j'élèverai des chevaux ici au lieu de cultiver du maïs. »

Sa voix s'était perchée malgré lui, quittant son corps, ce lieu où il était, agrippé à cette balustrade, les jointures blanchies, son regard perdu dans le ciel comme si ses mots avaient été lancés vers l'infini plutôt que vers son père. John Henry ne répliqua pas immédiatement, il commença par devisager son

fil. Puis il s'éclaircit la gorge et d'une voix basse, appuyée et lourde d'intention, tel un homme lisant attentivement un passage de la Bible, il dit : « Je t'interdis absolument d'élever des chevaux sur ces terres. »

La tête d'Henry pivota d'un coup. « Mais...

— Tu me déçois, Henry. Tu ne prends pas la parole quand on te la donne, et quand tu la prends, c'est pour dire des idioties. Cela m'inquiète pour l'avenir. »

Les yeux d'Henry furent instantanément inondés de larmes grêues.

Son père secoua la tête. « Je refuse de parler de cela ce soir, dit-il. Tu sais que tu peux toujours venir me voir quand tu en as réellement besoin, mais tu as perturbé un moment de solitude largement mérité avec des réflexions qui, franchement, relèvent davantage de l'insulte. »

Le garçon émit un son qui vint se heurter à la main levée de son père.

« Tu ne comprends pas en quoi c'est une insulte, je m'en rends compte. Et je ne t'en blâme pas. » Il posa une main large comme une pelle sur l'épaule d'Henry et le tourna vers lui, dans un face-à-face parfait. Par deux fois, il asséna une tape, une gifle, sur l'os de son épaule. « Nous en reparlerons bientôt. Bonne nuit », dit-il en lui désignant la porte.

Henry se retourna et, sans ajouter un mot, se retira.

« Henry », reprit son père.

Le garçon se retourna à nouveau.

« J'ai dit bonne nuit.

— Bonne nuit, Père. »

« Il me déteste », murmura-t-il dans la pénombre, allongé là près d'elle, tout contre ce visage original et originel à la fois, de façon qu'elle puisse lire sur

ses lèvres. « Pourquoi me déteste-t-il ? » Lavinia posa une main fraîche et sèche sur sa bouche, mais il poursuivit, articulant entre ses doigts, tandis qu'elle secouait cette tête originale et originelle à la fois, *non non non*. Il repoussa sa main de sa bouche d'un coup sec.

« Je ne suis pas le fils qu'il voulait, c'est ça ? Qu'est-ce qui ne va pas avec moi ? Il ne m'écoute jamais, il m'ignore, il se comporte comme s'il était le roi tout-puissant ! » Des flots de larmes, de nouveau, un enfant dans un corps d'adolescent. Et cependant sa mère ne répondait toujours pas, se contentant de secouer la tête en remuant un doigt réprobateur.

« Est-ce que *toi* tu m'aimes ? » dit-il. Et elle l'embrassa sur la bouche, pressa ses lèvres contre les siennes. Puis contre ses joues et la bosse de son menton. « Mère, reprit-il, que dirais-tu si un jour j'élevais des chevaux sur ces terres ? »

Elle suivait des yeux les mouvements de ses lèvres, le visage – concentré, souple et plein – suspendu, évitant toute brusquerie qui romprait l'équilibre. Ses yeux l'interrogeaient.

« J'ai vu une chose extraordinaire ! raconta-t-il. Est-ce que tu as déjà assisté au débouillage d'un cheval ? »

Elle eut un sourire triste et reprit en signes : *Quand j'étais enfant, j'ai vu un cheval se faire tuer dans la rue. Un homme, ivre, lui avait tiré une balle dans le ventre. Puis quelqu'un d'autre était venu et lui en avait tiré une autre dans la tête. Juste devant moi.*

« Non, non, protesta Henry, impatient. Quand nous étions chez les Osbourne l'autre jour, j'ai assisté au débouillage d'un cheval. N'as-tu donc jamais rien appris ? Moi j'ai *appris* quelque chose. »

Nouveau sourire triste, elle lui prit le visage dans

les mains. Et ses yeux disaient : *Dis-moi ce que tu as appris.*

Derrière la maison des Forge se trouvait un verger de pommiers, planté à quelques centaines de mètres des terres agraires, en direction de la vallée. Il y avait là presque un hectare de Yates et de Rome Beauty écarlates, ainsi qu'une rangée de Foxwhelp destinées à la fabrication du cidre à l'automne. Pour Maryleen, ce verger était uniquement synonyme d'une semaine de maux de tête, habituellement en octobre, mais cette année début novembre, car les pommes avaient mûri plus tard qu'à l'accoutumée. À présent, tout le monde était dans la cuisine – *tout le monde* : le garçon ; sa mère, aussi charismatique qu'un bonnet de nuit ; Filip, dont le calme trahissait surtout la quantité de Moonshine qu'il avait ingurgitée, ce que tout le monde à Claysville savait, car malgré ses airs hautains et indifférents, il n'était pas le dernier quand il s'agissait de s'alcooliser dans les festivals, les carnivals et autres festivités publiques. Des ouvriers agricoles venaient même parfois prêter main-forte pour la cueillette des pommes, tant il y en avait, bien plus que ce que pouvait cueillir une seule personne. Maryleen s'occupait du jardin toute seule ; d'abord les haricots verts, puis les tomates, les laitues un peu tout le temps, de sorte que les cueillettes étaient échelonnées et la terre retournée au bon moment. Elle faisait des conserves quand c'était possible, en congelait un tout petit peu dans la glacière, elle n'avait jamais besoin d'aucune aide de ce côté-là, ou bien, si elle en avait besoin, elle n'en demandait pas, elle faisait des journées plus longues, voilà tout. Ainsi elle n'était pas obligée de composer avec les autres. C'était sa spécificité, en plus de la cuisine – elle refusait de subir les idiots, et d'après ses critères, très peu de gens échappaient

à cette définition. Lorsqu'elle avait postulé la première fois, elle avait déclaré de sa voix rocailleuse : « Je fais pas garde d'enfants. » Elle n'était pas allée jusqu'à : Est-ce que j'ai l'air de Hattie McDaniel, deux cents kilos et un fichu noué sur la tête¹ ? Non, ça elle l'avait gardé pour elle, et elle s'en était ensuite tenue à ses déclarations avec une rigueur de dévote. Elle ne parlait au petit que s'il s'adressait à elle et se limitait dans ce cas à des réponses par oui ou par non, voire à des réponses silencieuses, ou, quand il fallait ajouter une nuance quelconque, à un « Hmmm » semblant signifier qu'elle réfléchissait à la question, ce qui était totalement faux ; car ce qu'elle pensait en réalité était « T'as qu'à trouver tout seul, idiot ». Le ténébreux Filip, dédaigneux comme c'est pas permis, sans aucune raison de l'être, si ce n'est qu'il était un homme noir à qui on avait cependant accordé l'autorité sur une autre personne, s'efforçait de la convaincre d'apprendre le langage des signes pour pouvoir parler à la maîtresse de la maison, car c'était la seule chose respectueuse et chrétienne à faire, étant donné son état. Maryleen n'en avait pas la moindre intention, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais. Elle connaissait les signes pour dire oui et non, pour le reste, elle s'abstenait. Après tout, c'était aux chiens qu'on apprenait à comprendre les signes des mains, non ? Autant ne pas communiquer du tout plutôt que de voir les gens vous balancer leurs mains devant la figure comme à un vulgaire golden retriever. « Oh non, personne peut rien m'apprendre », articulait-elle en se faisant passer pour une nigaude face à cette femme blonde, toujours à vous regarder avec des airs de biche prise dans vos phares, la vérité c'est que Maryleen n'était pas

1. Référence à la comédienne noire qui jouait la nourrice dans *Autant en emporte le vent* (1939).

là pour parler, à personne. Elle n'était pas là pour garder le petit, ni pour faire ami-ami avec la dame blanche, ni pour jouer les esclaves en cuisine pour tous les toubabs et les Filip de ce bas monde. Elle était là pour cuisiner. Et elle était exceptionnellement douée dans ce domaine.

Elle était née à Claysville, dans l'enclave noire, du moins ce qu'il en restait. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, à la fin de la guerre, l'endroit s'effondrait sur ses fondations. Elle disait toujours : « Pas la peine de laisser une ville aux mains d'une bande de Noirs s'ils peuvent boire, autant donner les clés directement aux Blancs. » Ce qu'il aurait fallu faire, si qui que ce soit avait eu le début d'un cerveau, ç'aurait été de chasser les hommes – de les faire vivre dans des cahutes aux abords de la ville, en leur permettant de venir en ville uniquement pour livrer la nourriture ou renouveler la population (autorisation dégoûtante, certes, mais nécessaire de temps en temps) – et de mettre les femmes au pouvoir. Alors, *voilà !*^{*1} Ce serait devenu le Brooklyn du Kentucky, Brooklyn étant son unique point de référence en termes de petite ville émancipée où les Noirs appartenaient aux couches supérieures. Quelque chose dans ce goût-là. Sa propre mère aurait pu diriger une armée entière si elle n'avait pas dû rentrer chaque jour, éreintée par sa journée de labeur. Trop épuisée même pour être une mère. Maryleen avait donc appris à lire toute seule. Enfin, un voisin lui avait appris les lettres et les sons associés, et elle avait fait le reste. Ainsi avait-elle toujours su qu'elle était intelligente. « L'a appris à lire toute seule », racontait sa mère à tous ceux qu'elles croisaient, comme s'il y avait de quoi se vanter. En réalité elle avait trouvé cela relativement

1. Les mots suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

simple, observer les formes, prononcer les sons, les relier entre eux. C'était ce cheminement vers l'assimilation logique qui l'avait rendue imbattable pour résoudre les énigmes. Elle avait commencé à dévorer les romans policiers à la bibliothèque à l'âge de huit ans, dix ans plus tard, elle pouvait dire sans mentir qu'elle n'en avait jamais lu un seul dont elle n'ait pas élucidé le mystère à la page cent. Elle nourrissait le désir secret d'en écrire à son tour quand elle serait à la retraite – sauf qu'on n'avait jamais vu une femme noire prendre sa retraite, si ? Peu importe, elle savait qu'elle était douée. Tout le monde pensait qu'elle irait dans une de ces universités pour les Noirs, à Atlanta ou à Washington, chose que personne dans le comté de Bourbon ne faisait, chacun étant le fils ou la fille d'un fermier ou autre, elle avait donc présenté sa candidature, tel un paon voulant montrer ses plumes, et cependant lorsque les lettres d'admission étaient arrivées, elle avait arrêté de faire la roue. En dehors du fait d'en être, elle n'avait rien à prouver à personne – du moins c'était ce qu'elle se racontait –, et par ailleurs elle savait déjà ce qu'elle voulait faire de sa vie. Elle voulait cuisiner. Elle avait suivi tous les cours d'économie domestique disponibles (quand elle n'était pas plongée dans Shakespeare, Dickens, Dunbar et Hughes) puis Mlle Martin, sa professeure, l'avait invitée chez elle après l'école tous les jours pendant deux mois, pour lui apprendre de nouvelles recettes et pour faire la conversation, sans doute juste parce que c'était une vieille dame qui s'ennuyait. Mlle Martin l'avait même prise chez elle tout un été quand la mère de Maryleen avait dû passer les nuits chez son employeur, dont l'enfant avait un cancer. L'enfant avait fini par mourir, en août, mais Maryleen n'était pas triste, grâce à ce cancer elle avait passé le meilleur été de sa vie chez Mlle Martin. Elle avait appris à préparer du filet de

bœuf au beurre de raifort, du poulet frit saumuré dans la coca, le poulet divan, de la poule cornish au citron, les meilleurs piments doux qu'elle avait goûtés de toute sa vie, le chow-chow, la tourte aux pêches, la tarte au melon, et du gâteau à la mie de pain dans sa sauce whisky. Durant tout le temps qu'elle avait passé devant le four, la gazinière, à écouter Mlle Martin égrener les derniers événements locaux, les rumeurs, ruminations occasionnelles, pour revenir enfin à un silence agréable, l'esprit de Maryleen s'était soudain et brutalement libéré, elle avait compris qu'elle était ici chez elle, dans ce silence épais, qu'il fût dans la maison de quelque Blanc ou bien dans celle de ses parents, où son père n'avait d'autre activité que lire la Bible et l'ignorer tandis que sa mère passait tout le temps qu'elle ne travaillait pas à dormir. Le silence, c'était la liberté.

Raison pour laquelle elle détestait cette semaine... participative. D'abord la cueillette des pommes, dur labeur physique. Puis il fallait éplucher et former une croûte, trier puis écraser les pommes dans une sorte d'énorme chaudron à sucre qui – elle aurait bien parié cinquante dollars là-dessus si cela avait intéressé qui que ce soit – datait à coup sûr de l'époque de l'esclavage. Ensuite il fallait faire bouillir les couvercles et les bocaux, mettre en conserve, sceller les pots, faire du coulis, du cidre, ce qui consistait à ajouter les pommettes, auxquelles elle était allergique et dont la simple vue lui faisait monter les larmes aux yeux, de sorte que tout le monde disait : « Oh Maryleen, ma chérie, est-ce que tu as pleuré ? », à quoi elle avait envie de répondre : « Oh, Dieu, oui, j'pleurais en pensant à où j'avais bien pouvoir aller une fois que j'aurais été affranchie – oh ! » Mais elle se mordait la langue plutôt. Elle se contentait de faire ce qu'il fallait pour qu'ils la laissent tranquille, c'est-à-dire de les aider, et c'était ce qu'elle faisait aujourd'hui.

Ils avaient passé la matinée à monter et descendre les échelles, semblables à des araignées, cueillant les Foxwhelp sur les branches, il y en aurait assez pour qu'elle puisse commencer à faire du cidre dans la matinée. Elle avait d'ores et déjà envoyé Filip chez le grossiste chercher le sucre et la noix de muscade qu'elle avait commandés, les paniers passaient du verger à la cuisine, elle transpirait tellement que sa propre odeur l'indisposait. Le temps était beaucoup trop chaud pour un début de mois de novembre, le genre de chaleur à rajouter des glaçons dans la baignoire. Et elle était déjà suffisamment agacée par cette femme qui aidait, Filip et le gamin dans ses pattes. Si elle avait eu quatre paires de bras, elle aurait volontiers réglé l'affaire toute seule. Mais ce n'était pas le cas, ce qui lui valait d'avoir le gamin sur les talons – cela dit, ce n'était plus un gamin, plutôt un adolescent, pas beaucoup plus jeune qu'elle en fait, cinq ou six ans peut-être. Moins bavard qu'il n'avait été encore récemment, toujours le premier néanmoins à déblatérer dans tous les sens, des élucubrations sur la tête d'un cheval, et n'était-ce pas, tout comme la chapelle Sixtine, une merveille d'architecture, expliquant avec force détails ce qu'était la chapelle Sixtine (comme si elle ne le savait pas !), elle veillait à toujours bien être dos au gamin – à l'adolescent – avant de lever les yeux au ciel. Quant à sa mère, elle cueillait des pommes en talons. De petits talons, mais des talons quand même. Quand Jésus reviendra, tout le monde changera, disait son père. S'il pouvait se magner le train, celui-là.

Malgré la chaleur et l'agitation de la journée, elle avait réussi à se débarrasser d'eux. Elle avait fait le tour de la maison et s'était octroyé un verre de thé glacé ; à son retour, il n'y avait plus personne dans le verger, rien que des échelles appuyées sur les arbres comme des escaliers vers nulle part. Elle

profita un moment de ce calme agréable, son verre vide à la main, s'imprégnant de la beauté ambrée de l'automne, puis, fatiguée et enfin tranquillisée par le sentiment de solitude, elle alla se calfeutrer dans sa cuisine, presque apaisée. À l'intérieur, des dizaines de paniers de pommes rouge vif agressaient l'œil, et elle s'entendit soupirer en les voyant. Sauf qu'elle n'avait pas soupiré. Elle entendit un reniflement aussi. Elle crut que c'était le gamin qui pleurait dans le garde-manger, il s'y cachait souvent quand il était contrarié, et c'était toujours elle qui le découvrait, puisqu'elle était toujours dans la cuisine, en revanche jamais elle ne le consolait bien entendu, elle le prenait fermement par le coude et le rendait à sa débile de mère. Maryleen fit un pas vers le garde-manger, après le poêle, à la sortie de la pièce, et elle sut alors, instantanément, ce qu'elle allait trouver, elle sentait les choses, son esprit avait été façonné par les innombrables romans qui lui avaient appris tout ce qu'elle avait besoin de savoir sur les pulsions sexuelles des hommes (chose que jamais elle n'aurait apprise dans la vie réelle, car elle trouvait les hommes répugnants), ainsi donc ils étaient là, Filip et la maîtresse de maison, cramponnés l'un à l'autre, il sortait de sa gorge à elle, frottés contre sa bouche à lui, des sons hideux, probablement dus à son mutisme – mon Dieu, s'il vous plaît, faites que ce ne soit pas là le bruit d'un baiser normal –, et, les yeux comme brûlés par ce cliché en noir et blanc, elle sortit de la cuisine en courant sans bruit, ses tennis blanches couinèrent à peine sous ses impulsions, tandis qu'elle se plaquait la main sur les lèvres. Elle fit le tour de la maison, sous ses joues sombres, une corolle écarlate explosait dans sa bouche, et, dans un mouvement de panique absurde, elle alla se cacher entre un buisson de genévrier et, le mur de l'ancienne maison, les fesses collées au sol, à l'abri des regards.

Elle haletait dans sa main, appuya le dos contre les briques nues, les yeux exorbités. Elle resta là jusqu'à ce que sa respiration redevienne à peu près normale, même si à présent sa fureur avait redoublé, de même qu'un feu se déchaîne quand les vents retombent. Une fois ses jambes enfin endormies, elle entendit le gamin passer non loin en parlant tout seul, et fut prise de fourmis insupportables ; elle rampa hors des buissons, se sentant bête, épiée. Personne. Elle toussa très fort en approchant de la porte de la cuisine. Elle souleva un panier vide dans ses mains et lança un « Seigneur ! » tonitruant, et injustifié. Puis elle pénétra dans la cuisine, en claquant la porte derrière elle avec un bruit terrible. Il n'y avait personne. Animée d'une terreur totale, elle entra dans le garde-manger, vide également, elle s'éroula contre les étagères en bois les plus proches et tendit la main vers la vitre incurvée d'une cloche en verre, pestant silencieusement sa rage. Elle ignorait combien de temps elle avait passé là avant d'entendre le bruit de ses pas, elle savait que c'étaient les siens car elle avait mémorisé le pas de chaque membre de cette famille, c'était le meilleur moyen de les éviter. Elle se précipita derrière la porte du garde-manger, les mains agrippées aux montants de la porte. Ses yeux étaient grands ouverts, les prunelles enfoncées de colère. Filip sursauta en la voyant, en voyant son visage : « Rentre là-dedans ! » dit-elle, sa voix ne souffrirait pas la moindre contradiction.

Qu'il ait été surpris par le ton de sa voix, ou bien par l'inversion des rôles, la jeune femme réprimandant l'homme mûr, il fit ce qu'on lui demandait, debout devant elle dans le garde-manger, les yeux baissés, timides et perdus, une expression qu'elle reconnaissait comme le fait de sa couleur de peau mais qui ne lui inspira pas la moindre compassion. Pas aujourd'hui.

Elle pointa un de ses doigts minces sur son visage.
« Espèce d'idiot ! » siffla-t-elle.

Il n'eut pas de réaction, ses yeux se plissèrent à peine, puis il fit mine de s'en aller, alors elle leva la main de nouveau et l'empoigna par le col de la chemise pour le ramener devant elle. Sa poigne était si puissante que les coutures menacèrent de craquer.

« Est-ce que tu es fou ? » murmura-t-elle, bien qu'à s'entendre elle avait plutôt l'impression de brailler.
« Tu sais où tu vas finir ? T'es un Nègre, tu finiras à te balancer sous un arbre ! »

Il refusa de répondre, marqua son refus par une nouvelle tentative de s'échapper, mais Maryleen le rattrapa de sa main libre, et avec un sentiment proche de la jubilation, ce qu'elle ne reconnaîtrait que plus tard, elle lui gifla le visage.

Il resta interdit, la regarda, choqué, tandis qu'elle s'écriait : « Est-ce que tu as perdu la tête ? Arrête ça tout de suite ! Ne repose jamais la main sur elle ! »

Sur quoi, pareil à un acteur entré trop tard sur scène, le gamin apparut dans la cuisine, debout entre le billot et l'évier, les bras ballants, les yeux levés vers eux, la bouche entrouverte. Maryleen lâcha la chemise de Filip, aussitôt il disparut, en bousculant le gamin qui recula pour le laisser passer sans quitter des yeux le visage empourpré de Maryleen. Il dit : « Je me demandais juste où tout le monde était passé.

— On était là », répliqua-t-elle, en lui tournant le dos, pour avoir le temps de se recomposer une expression normale sans avoir ses yeux posés sur elle. « Juste là, pendant tout le temps. »

Le gamin pivota lentement sur ses talons pour l'observer, il ne comprenait pas. Ses traits étaient lisses, à peine perturbés par la naissance d'une interrogation.

« Où est Mère ? demanda-t-il d'une voix lente.

— Et comment je le saurais ? répondit Maryleen d'une voix bourrue, le dos toujours tourné.

— Pourquoi vous vous disputiez avec Filip ?

— Les gens se disputent, trancha-t-elle. Cela ne te regarde pas.

— Mais... »

Elle fit volte-face cette fois, s'efforça de projeter davantage de colère et moins de peur qu'elle n'en éprouvait. Les yeux écarquillés. « Il a dit quelque chose de méchant sur ma mère, d'accord ? Et je ne veux plus en parler ! »

Henry ne réagit pas, il se contenta de reculer légèrement, dégoûté, prudent, Maryleen lui fit un numéro de femme en colère rassemblant ses esprits, mais elle aurait pu pleurer de soulagement quand finalement il sortit d'un pas hésitant, renfrogné, par la porte de la cuisine. Il demeura sur le seuil, dehors, durant un long moment, les mains dans les poches, les yeux sur le verger, immobile à présent, désert, peuplé d'ombres déchiquetées. Puis il alla marcher dans l'herbe jaunie par la lumière de l'après-midi, et se retourna soudain. Maryleen qui l'épiait depuis la fenêtre de la cuisine, tel un faucon, mit ses mains sous le robinet et fit semblant de faire la vaisselle, tout en gardant un œil sur Henry, qui lançait un regard méfiant en direction de la maison. Et, bien qu'elle n'ait pas cru en Dieu un seul instant, encore moins en quelque homme blanc perché là-haut, dans le ciel, prêt à abattre son châtiment sur tout le mal présent en ce bas monde, elle pria.

Église : le père, le fils, le Saint-Esprit, et sa mère – sa propre mère, Lavinia, originale et originelle à la fois ! –, toujours à l'éventer lorsqu'il hochait une tête lourde, l'enveloppant d'un parfum de rose et d'une odeur sans nom, celle de son corps. Quelque

chose avait changé chez son fils, elle l'observait d'un œil circonspect, telle la biche reniflant la présence du chasseur autour d'elle. Il ne se blottissait plus sur ses genoux sur le banc, ne s'assoupissait plus contre son épaule comme un enfant ; il ne souriait même plus.

Un sombre dépit l'innervait, telle une veine de charbon. Il ne s'intéressait plus aux vieilles et vaines histoires, et la Bible n'était plus qu'une lointaine cousine bouseuse des autres mythes, rien de plus. Il décomptait les commandements : Tu honoreras ton père comme ta mère. Vraiment ? Pourquoi ? Pour pouvoir grimper sur une échelle branlante jusqu'au paradis ? Lorsqu'il était assis sur ces bancs usés, à essayer d'imaginer le paradis de Dieu, tout ce qu'il parvenait à se figurer c'était un immense néant étincelant. Des routes dorées déroulant leur longueur sans accroc plus loin que ses yeux ne pouvaient l'imaginer, plus loin que tous les toujours, jusqu'à ce que son espoir d'un paradis se fasse angoisse, et que son cœur se recroqueville dans sa poitrine. Henry savait qu'il appartenait à chacun de construire son propre paradis – un lieu où, quand votre mère vous disait qu'elle vous aimait plus que tout, cela signifiait qu'elle vous aimait plus encore qu'un amant, plus encore que Dieu. Il éprouvait une nausée inédite. Avait-il le droit de prier pour la mort d'un homme dans une église ?

Le trajet de retour vers la rivière Forge était un exercice de silence forcé, son père était concentré sur la route, Henry gardait la tête tournée, les yeux fixés sur les champs qui défilaient par la fenêtre. Sous le ciel bleu d'automne, le spectacle de l'herbe rase s'effaçait devant eux, la mort étouffait l'écho des chocs reçus sous une dune tachetée de noir. Toute cette mort l'ennuyait à mourir. Sitôt arrivée, sitôt partie. Ses yeux tailladaient l'arrière de la tête de son père,

il avait un goût de dépravation sur la langue. Distant. Incapable de verrouiller ses pensées, de les ramener à la raison, c'est-à-dire au silence.

« Je n'en peux plus d'écouter tous ces sermons sur les règles. »

Sa voix semblait avoir brisé quelque chose.

Pas de réponse immédiate. Manifestement son père était déterminé à lui inculquer la plus dure des leçons de vie : il n'y a rien de pire que d'être ignoré.

« J'en ai assez des règles gratuites. »

Cette fois, son ton était définitivement belliqueux.

John Henry déclara, sans se tourner vers lui : « Le fait que tu ne comprennes pas les raisons de l'existence d'une règle ne constitue pas une preuve de leur absence. »

Henry se renfrogna, les épaules rentrées, resserées sur sa colonne vertébrale. Puis, d'un coup, il se pencha en avant et pressa la main sur l'épaule de sa mère jusqu'à ce qu'elle se retourne.

« Est-ce que tu crois que Dieu entend nos prières ? »

Elle arqua les sourcils, plissa sa jolie bouche, et leurs deux têtes s'inclinèrent l'une vers l'autre en signe de malentendu mutuel, tels deux danseurs perdus se réfugiant dans une révérence.

« Oui ou non ? dit-il, impatient. »

— Laisse ta mère tranquille », intervint John Henry, mais le gamin fixait sa mère d'un air rageur, les sourcils froncés.

Est-ce que tu comprends ce que je dis ? fit-il avec ses mains.

Elle hocha la tête.

Est-ce que tu comprends le pasteur ? fit-il avec des gestes tranchants et précis.

Elle sourit d'un sourire désolé.

« Tu veux dire que tu ne le comprends pas ? » Il avait parlé à voix haute.

Elle haussa les épaules.

« Père ! cria-t-il comme un reproche. Elle ne comprend même pas ce que dit le pasteur ! J'ai toujours cru qu'elle lisait sur ses lèvres ! »

John Henry ne dit rien.

« Dans ce cas, pourquoi on continue à l'emmenner à l'église ? » cracha-t-il, mais sa mère avait déjà commencé à pivoter pour se remettre face à la route. Il lui donna une tape ferme sur l'épaule et il répéta : « Pourquoi y aller, dans ce cas ? » Elle se retourna pour de bon cette fois et chassa sa main comme si c'était une mouche et non son propre fils, il ne l'avait jamais vue faire une chose pareille. Il se rassit, sidéré.

« Tais-toi, Henry », dit son père en jetant un œil noir dans le rétroviseur.

Henry fulminait, se mordait les joues tout en soutenant le regard de son père. Sa mère les ignorait l'un et l'autre, elle s'était fermée, les yeux rivés sur la fenêtre. Henry bouillait de rage durant tout le trajet, mais lorsqu'ils arrivèrent enfin à la maison, John Henry ne coupa pas le moteur, il ne se gara pas non plus le long du mur. Au lieu de cela, il continua sur la route qui longeait les frontières du domaine. Il fit signe à sa femme de rentrer sans eux, elle glissa donc de son siège et se retrouva plantée bêtement au milieu du chemin. Henry se refusa à la regarder, il se figurait très bien ses épaules basses, face à John Henry poursuivant sa route. Personne ne se retourna sur Lavinia, seule sur le chemin, figure solitaire serrant dans ses mains une pochette jaune vif, le visage ombragé par la voilette qui lui couvrait le front.

Henry aurait voulu savoir où ils allaient, mais il était hors de question de parler, ils roulèrent donc en silence, deux hommes durs et inflexibles et les trente-cinq ans qui les séparaient. Il faisait chaud à l'intérieur de la voiture, pourtant Henry enroula ses bras autour de lui et ferma les yeux, comme s'il

était indifférent aux événements. Lorsqu'il les rouvrit, il ne savait pas où ils étaient, il ne reconnaissait aucune des fermes au bord de la route.

Il finit par céder : « Où allons-nous ? »

— Je veux te montrer quelque chose, dit John Henry, en lien avec tes préoccupations récentes.

— Quelles préoccupations ? » Immédiatement, le silence lui fit regretter sa question. Son père avait cette habitude de disposer de son temps, de retenir ses réponses, de le faire patienter comme un chien pour les restes du repas.

Ils s'engagèrent sur une route de graviers, vers l'est, John Henry accéléra et grimpa une côte jusqu'à un point de vue. Là-haut, le panorama déployait de vastes étendues vertes, des collines en cascade. La voiture garée le long de la route, John Henry pointa son doigt en avant, ce qui était inutile car il n'y avait absolument rien d'autre à l'horizon que cette ferme.

La propriété était juste devant eux, une immense étendue de vert incroyablement ardent, d'interminables déferlantes dans une mer de champs étincelants entrecoupés de clôtures en bois blanc. Ici et là, les écuries et les bâtiments de ferme se paraient de blanc ou de vert, leurs toits en coupole, tous surmontés de chevaux galopant sculptés dans le fer forgé et pas encore délavés en vert-de-gris par les intempéries. Des girouettes s'agitant et tournant dans les vents violents qui semblaient souffler de toutes parts. Les écuries intactes, sans la moindre trace de boue, de fumier sur leurs façades, sans ballots de foin ni de balises abandonnés sous leurs fenêtres brillant au soleil. Des murs de brique délimitaient les allées entre les bâtiments, les hommes guidaient leurs chevaux des box aux écuries, les chevaux tout en noirceur et en jambes. Au nord des écuries, bien au-delà des chevaux, la maison principale était une splendeur : colonnes ioniques, innombrables pentes

de toit, ardoise grise presque blanche, s'élevant sur quatre niveaux, les derniers contemplant du haut de leurs tours l'aventure incroyable de leur propre beauté. Tout autour le terrain s'étalait à perte de vue, sauf derrière la dernière clôture où se dressait une vieille grange à tabac, pareille à un intrus misérable et sans distinction, dont on ne voyait que la moitié supérieure, perchée qu'elle était sur une pente raide, penchée comme si elle tentait de s'éloigner de ses nouveaux voisins, avec ses bardeaux de bois qui tombaient en morceaux, désolant spectacle face à l'extraordinaire richesse.

John Henry était assis calmement, les mains appuyées sur son volant. « Dis-moi ce que tu vois. »

Henry détacha les yeux de ces terres superbes et regarda son père, considérant la résistance de la vérité au piège qu'il pressentait. « Une ferme équestre », dit-il prudemment, à reculons, comme si son père lui avait arraché les mots de la bouche par sa seule force.

Les lèvres de John Henry se pincèrent en un sourire sévère. « Tu parles comme tu raisones : comme un enfant. Henry, je n'aurai cette conversation avec toi qu'une seule fois, après quoi le sujet sera clos. Je vais t'expliquer ce qu'un adulte, un homme avec du discernement, voit ici. Cela ressemble à une ferme équestre, c'est en fait une pâle tentative de dignité. Toutes ces belles choses devant toi ne sont qu'un tas de diamants de pacotille. *Caveat emptor* : l'important n'est pas à vendre. On ne peut pas acheter la dignité, Henry, encore moins ces retardataires, ces... ces étrangers, qui dissimulent leurs addictions sous de beaux habits et des chapeaux ronds. Les gens appellent cela un sport, mais je vais te dire une chose : ce soi-disant sport n'est guidé que par l'obsession, et il n'y a rien que les hommes faibles aiment davantage que de se laisser aller à leurs obsessions. »

Il se tourna vers son fils, l'œil dur, tandis que sa voix demeurait basse et maîtrisée. « C'est quelque chose que j'ai vu à la guerre, dit-il. Et je crois que tu en as été le témoin chez notre voisin, M. Osbourne, qui est à mes yeux un motif d'embarras. Cet homme ne connaît rien à l'élevage des animaux, rien non plus au dressage des chevaux, et ces nigauds du Grand Ouest qu'il emploie en savent encore moins que lui. Une blessure par balle, aussi héroïque qu'elle puisse te paraître, est l'excuse idéale pour un homme faible désireux de se dégager de ses responsabilités. C'est l'exacte définition d'une saleté de Nègre blanc. »

Il réfléchit un moment. « Henry, l'éducation que je souhaite pour toi vise à te maintenir sur le chemin établi. Est-ce que tu me comprends bien ? Ceci... » Il déploya la main sur les champs devant, comme si c'était de la mauvaise herbe, sa paume de main tel un ocelle vermeil, ses doigts des pétales rigides. « Tout ceci n'est rien d'autre qu'un jeu pour les riches, où ils parient leur âme et la perdent.

— Mais nous sommes riches, protesta Henry.

— Il y a deux catégories de riches, Henry. L'honneur de notre nom dépend de ta capacité à distinguer entre les deux. »

Henry ne réagit pas immédiatement, il avait les yeux fixés sur cette ferme, embrassait sa grandeur, ses bâtiments immaculés, étincelants tels des chevaliers blancs montant la garde sur une étendue émeraude. Dans une oreille, les mots de son père résonnaient tandis que l'autre se tendait irrépressiblement vers ces champs et les bruits qui pourraient lui en parvenir, en vain. La nature, domptée, gardait le silence. Les chevaux se déplaçaient lentement, trop loin pour qu'on les entende, comme sous l'eau.

Une nouvelle fois, son père pointa le doigt au-dessus du volant.

« Regarde, tu vois cette application qu'ils mettent

C. E. Morgan

Le sport des rois

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Mathilde Bach

Riche propriétaire terrien du Kentucky, Henry Forge dédie sa vie à la recherche génétique pour créer le cheval de course parfait, imbattable et grandiose. Habitué à commander, il fait tout plier à sa volonté, la science comme sa fille unique, Henrietta. Jusqu'au jour où Allmon, un jeune homme noir élevé dans les quartiers pauvres, arrive chez les Forge : garçon d'écurie au talent rare et à l'ambition dévorante, il va bouleverser l'équilibre familial et découvrir l'envers du rêve américain...

« Voici le grand roman américain d'aujourd'hui, à la fois épique et intime, pur-sang et sang-mêlé. »

Jérôme Garcin, *L'Obs*

Grand Prix de l'héroïne *Madame Figaro* 2019



Le sport des rois
C. E. Morgan

Cette édition électronique du livre
Le sport des rois de C. E. Morgan
a été réalisée le 6 décembre 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072874208 - Numéro d'édition : 360493).
Code Sodis : U30202 - ISBN : 9782072874239.
Numéro d'édition : 360496.